

Je rentre à l'instant. Je suis encore complètement retourné. J'ai attrapé ce cahier pour écrire ce qui se passe. Je ne sais pas où cela va me mener, mais c'est comme un besoin vital. Me raccrocher à la spirale de ce cahier, c'est comme échapper à la spirale infernale dans laquelle je me suis projeté. Ce cahier à la couverture toilée me rassure. Jamais je n'avais osé écrire dedans. Un cadeau de Gwladys. Elle voulait que j'écrive un journal. Elle me trouvait fantasque. Loufoque. Soumis, surtout. Elle adorait ça. Moi aussi. Pas au début, et puis j'y ai pris goût. Tout ça n'a rien à voir. Je l'adorais, elle. Je l'adore toujours, c'est sûr. Elle ne veut plus de moi. Elle ne veut plus s'amuser avec moi. Une enfant gâtée, capricieuse. Et moi ? Je ne suis plus qu'un jouet jeté dans un coin. Mais quoi ? Puisqu'elle ne veut plus de moi, j'ai le droit de me proposer à celle qui voudra de moi. Et il y en a. C'est dur à trouver, mais il y en a. Le pire, c'est qu'elle s'en fout.

Je l'ai revue. Quel choc. Je tremble encore de tous mes os. Sur le chemin, je claquais des dents. Je me suis pissé dessus dans l'ascenseur. Au moment où j'écris ces lignes, le tissu mouillé et glacé se colle à mes cuisses et à mon entrejambes. La sensation agréable au début commence à devenir insupportable. Je n'en pouvais plus. J'ai appuyé sur le bouton du huitième étage et là, je me suis lâché, sans m'en rendre compte. C'était incroyablement chaud. Presque brûlant. Rassurant.

Je note : on est le vendredi 4 novembre. Il est 23 heures 40. Il ne faut pas que j'oublie. Écrire me fait du bien, même si j'ai intérêt à recopier au propre quand j'aurai repris mes esprits : je ne reconnais pas mon écriture...

Assis à la table de la cuisine, je regarde l'ordre qui règne chez moi. La première fois qu'elle est venue, Gwladys s'était moquée. « *Une véritable fée du logis, s'était-elle exclamé. Bon à marier !* ». J'avais ri et m'étais penché vers elle pour l'embrasser. Elle me plaqua un index autoritaire sur les lèvres et se jeta sur ma braguette. Cette fois-là, en me laissant faire, alors que je croyais dominer la situation, j'avais déjà rendu les armes.

3 Elle retira un lacet de mes baskets et m'enserra vigoureusement et le sexe et les couilles. Un nœud grossier vint assurer la rétention sanguine et donner à mon érection des proportions inouïes. Je me suis même déplacé devant le miroir de la salle de bains pour admirer l'engin. J'ignorais totalement à quel point ma bite pouvait être grosse. Une véritable pornstar. Sauf que je ne faisais que suivre le mouvement. Et là, ça a été un après-midi terrible. Un simple lacet et me voilà indestructible pendant des heures. Bandant comme un recordman et endurant comme jamais. Je me souviens de cette sensation où j'approchais de l'éjaculation, au comble du plaisir, mais ne parvenant pas à l'atteindre. Gwladys explorait toutes les utilisations possibles de mon appareil que je lui prêtais de bonne grâce.

Elle retira enfin le lacet et me laissa me soulager pour en finir alors qu'elle fumait une cigarette, les paupières mi-closes. Je me suis achevé à genoux, dans l'entrée, dépourvu de toute pudeur. Enfin elle m'embrassa. Je crois qu'elle m'a même remercié. Elle s'était rhabillé bien vite et avait filé dans la nuit qui commençait à nous envelopper. Je suis resté nu le reste de la soirée. Mon sperme tombant en copeaux.

Je me caille. Il faut que je prenne une douche.

Samedi 5 novembre – 4h10

Impossible de dormir. J'ai tout essayé. Le pot de miel et la brique de lait y sont passés. Résultat : j'ai la gerbe.

Je pense constamment à Gwladys. En fait, en y réfléchissant bien (j'ai eu le temps, cette nuit !), c'est pas tant à elle que je pense, mais à moi. Merci Gwladys, finalement, oui, merci. Et ce n'est pas grave si tu es dégoûtée de moi. D'ailleurs, je pense que tu n'es pas dégoûtée, tu es juste lassée. Oh, pauvre petite fille riche, avec des problèmes de riches. Ton problème, c'est que tu te lasses. Blasée. Mais qu'est-ce que tu es attirante. Je ne le nie pas. Et joueuse, aussi. Comme j'aime et je ne le savais pas. Je ne savais pas ce que j'aimais. Maintenant, oui et mille mercis à toi.

On a donc attaqué le week-end. Rien de prévu à l'horizon, pour ce qui me concerne. Autant de temps que je vais me consacrer et j'ai quelques idées. Mais l'objet de ce journal, c'est de noter toute cette histoire. Il faut que je me recentre.

Dimanche 6 novembre – 18h30

Il fait nuit noire. Rien fait du week-end. Cogité. Le cafard. Je n'ai rien à dire à ce journal.

Mardi 8 novembre – 23h15

Je me traîne. Pas tant que ça, en fait, mais il me faut peut-être du temps. Après tout, l'aventure - Gwladys et moi -, ça a duré deux petits mois. Et quel chemin parcouru pendant ce temps. Trop court, bien-sûr. Quand le plat est bon, on a envie de se resservir.

Deux mois, depuis l'apprentissage du cockring, puisque c'est comme cela que s'appelle l'accessoire qui enserme la bite. En l'occurrence, c'était un lacet qui en avait fait office...

Bref, deux mois et puis la miss est devenue distante, puis absente, puis injoignable. Moi, j'étais à fond.

La deuxième fois que nous avons fait mumuse, c'était chez moi, j'ai eu droit à une leçon de toilette. Je me suis senti un peu humilié. Un peu comme si je ne savais pas me laver. Bon, le délire de la toilette exercée par l'autre, ça peut faire penser à l'hôpital, à la vieillesse, à la brave infirmière qui fait son boulot. C'est toujours un peu gênant. Au début... Peu à peu, avec Gwladys, j'apprenais à ne rien trouver « sale », surtout si je me faisais tout propre agité à l'idée d'offrir un corps sans retenue pour espérer accéder au sien.

Nous avons passé des heures et des heures dans la salle de bains. Tantôt à deux dans la baignoire, tantôt tout seul. J'étais soigné, douché, savonné, rincé, rasé, relavé, purgé aussi. La toilette se devait être intégrale et les intérieurs, dirais-je, furent consciencieusement lessivés. Le lavement, pour être précis. Autant dire que je ne risquais pas de rechigner à ce que Gwladys aille fouiller partout et me conduise à un état d'excitation qu'elle s'ingéniait à faire durer jusqu'à la torture.

Je ne me suis pas laissé faire sans une bonne dose de réticences. Je repensais à la fois d'avant, celle du lacet, le fameux cockring. Je repensais à ce qu'il y avait écrit dans Wikipédia. J'étais allé chercher sur Internet des infos sur différentes pratiques et les accessoires. Et pendant que Gwladys me passait le rasoir au niveau du pelvis, je brûlais d'envie de recommencer l'expérience précédente. Dans le même temps, je revoyais les mots défiler. La définition, d'une froideur incroyable, affirmait : « Un **Cockring** (n.m, de l'anglais, traduisible en « anneau de queue ») ou **anneau pénien** est un anneau en métal ou en caoutchouc ou bien en cuir, généralement à pressions, à placer à la base du sexe de l'homme avant érection avec les testicules, en vue de renforcer et de prolonger cette dernière pour accroître le plaisir au moment de l'orgasme. Le cockring est avant tout un stimulant visuel considéré comme jouet sexuel. »

Visuel, visuel, pas que ça ! Avec un lacet, l'effet visuel s'avère plutôt limité. J'avais surtout goûté la modification des sensations, pour ce qui me concerne. Pour le reste, je ressentais une certaine crainte, pour ne pas dire une peur (mais ce frisson-là est bon à prendre). Une peur que je confortais en poursuivant la lecture de l'encyclopédie que je recopie ici, sans vergogne : « **Risques :**

Le port prolongé du cockring peut présenter un danger aux conséquences identiques à celles induites par le priapisme : la circulation sanguine étant amoindrie par l'effet garrot, se présente un risque d'hypoxie des tissus, voire de nécrose et de gangrène. Cela peut aboutir à l'amputation du pénis. » Rien que ça.

Cela vaut-il le risque ? Sans hésiter, je pense oui. Mais bon, cette deuxième fois, avec Gwladys resta platonique en quelque sorte. Je ne dirais pas chaste, mais non-consommée.

En fait, depuis que nous nous sommes croisés, la semaine dernière, je suis cafardeux. Nostalgique serait le terme le plus approprié. J'ai eu un choc et j'ai ressenti une honte qui m'a projeté dans l'embarras. Je me garde bien de sombrer dans la mélancolie. Je suis heureux d'avoir vécu ce que j'ai vécu et ce que je continue à vivre, sous d'autres formes, avec d'autres ou même tout seul. C'est ainsi !

Mercredi 9 novembre – 7h45

Je n'ai pas pu m'empêcher de lire les quelques pages que j'ai griffonnées.

L'impression qu'un tombé-de-la-lune raconte ses découvertes sexuelles, une main au clavier et l'autre dans la culotte... Assez lamentable.

Mais je n'écris que pour moi. Et peut-être, si un jour on me trouve mort quelque part, dans une drôle de posture, un drôle d'accoutrement, enfin quelque chose de peu

habituel, eh bien alors on pourra toujours se référer à cet écrit et tenter de comprendre. Pour ceux que ça intéresse.

Sans compter sur le fait que la vie passant, je risque d'oublier ce carnet.

Sur ce, je vais bosser.

Jeudi 10 novembre – 20h15

Une fringale terrible a différé mon exercice d'écriture. Je suis finalement bien basique, avec des priorités très animales. Ce n'était pas le cas de Gwladys. Je n'irai pas jusqu'à écrire qu'elle était tout en raffinement, mais les préoccupations alimentaires ne semblent pas avoir d'importance pour elle. À la réflexion, jamais je n'aurai partagé de repas avec elle, si ce n'est cette nuit incroyable, celle qui a suivi une « soirée ». J'entendais parler de ces « soirées », m'imaginant alternativement des opéras, des réceptions dignes d'un ambassadeur ou encore des « parties fines ». J'étais loin du compte. En fait, il s'agissait tout bêtement de soirées techno. Je n'inscris pas « musicales », parce que ce serait faire trop d'honneur à ce type d'événement... Donc un lieu avec des sound system, du boum-boum assourdissant dans lequel la seule entrée ne peut se faire que dans un état second. Du moins pour moi !

Cette fameuse soirée s'est poursuivie dans une espèce de squatt dans lequel j'ai rencontré et discuté avec tout un tas de personnes sympathiques. Gwladys semblait dans son élément. Moi aussi, du reste. Plus je buvais ce punch, plus je me sentais jovial. Inutile de passer sous silence ce que j'avais fumé à l'occasion : ces fameuses cigarettes « qui rigolent ». D'ailleurs une petite brune avec des rubans multicolores dans les cheveux est venue vers moi. Elle tenait entre ses doigts un joint soigneusement roulé, joint qui arborait des motifs bruns dessinés. Au point où j'en étais, je n'étais plus à ça près. J'ai entendu que le punch contenait de l'acide. J'en avais parlé à Gwladys qui s'était carrément foutu de moi en m'affirmant que vu la quantité, c'était rien du tout. Comme je lui demandais des précisions par rapport à l'acide en question, elle pouffa en me jetant le terme LSD à la figure. Passé l'effroi, me restait à assumer et à aller jusqu'au bout. Je ne ressentais rien d'autre qu'une espèce d'ébriété, de joie diffuse, sans me rendre compte que je lui caressais les seins sans retenue. En bref, tout allait bien.

La petite brune me tendit le fameux joint et m'invita à l'allumer. « *C'est une cigarette à lacets* », affirma-t-elle avec un sourire en coin. Gardant la fumée dans les poumons après avoir inspiré une première et longue bouffée, je regardais les dessins ornementaux de la fameuse cigarette, cherchant à deviner ce qui devait figurer les fameux lacets... « *Une cigarette à lacets ?* demandai-je alors. *Ils sont où les lacets ?* ». La petite brune ouvrit grand les yeux, soupira et me reprit l'objet. « *A la C, pas à lacets. C, comme cocaïne, tu comprends le truc ? C'est une cigarette à la cocaïne, pas une chaussure, tu captas ?* ».

Quand elle me laissa, je fus pris d'un fou rire. Je riais de ma bêtise en même temps que les différentes substances avalées et inhalées faisaient effet. Un effet euphorisant des plus agréables. La grande forme. Normalement, avec ce que j'avais bu comme alcool, j'aurais dû traîner par-terre, vomissant ou quelque chose comme ça. Là non, j'encaissais.

Je les trouvais tous très sympathiques, généreux, festifs. Les paquets de chips tournaient et donnaient soif. Gwladys passait me voir de temps à autre, ne laissant rien paraître de la liaison que nous entretenions. Pour ma part, je ne laissais rien paraître d'une nouveauté dont elle ne se doutait pas. Je portais des sous-vêtements très particuliers. En l'occurrence les siens ! Mais c'était très inconfortable. J'étais à deux doigts de tout enlever, mais il fallait que je lui fasse comprendre d'une manière ou d'une autre. Je n'en pouvais plus de réajuster ce qui devait l'être... Force est de constater que peu de choses peuvent tenir dans si peu de tissu.

Enfin, je pus trouver l'occasion, l'entraînant aux toilettes, de lui exhiber ces quelques cm² de toile transparente hypertendue. Effet garanti !

Gwladys me dévêtit avec avidité, me laissant pantalon aux chevilles et pull relevé, pour mieux m'admirer. Car elle m'admirait littéralement.

Dehors, quelqu'un cognait à la porte, suppliant de le laisser aller aux chiottes.

Je garde vraiment un souvenir ému de cette soirée-là. Je me souviens avoir été très excité, mais c'est cette émotion qui me touche le plus. Le regard de Gwladys, comme une caresse infiniment douce, le fait d'être un objet à la fois de désir et d'admiration. Mes formes masculines enserrées dans des accessoires féminins devaient sans doute m'exciter davantage moi-même qu'elle. Mais cette surprise, dans un lieu incongru, à un moment où rien n'est bien possible me laisse encore cette sensation étrange d'une découverte délicieuse. Que j'ai plaisir à revivre dans mon esprit, à présent.

Vendredi 11 novembre – 21 heures

Lorsque j'ai cessé d'écrire, hier soir, je suis resté un long moment à ne rien faire et à penser. J'ai rêvassé longuement sur le moment magique de cette fameuse soirée de la cigarette à lacets. Pour moi, cette cigarette soigneusement confectionnée, ornée d'huile de cannabis et roulée dans cette poudre blanche restera à jamais mythique. Mais pas autant que les dessous dont j'ai fait l'acquisition par la suite. La soirée s'était terminée vers 7 heures du matin. Je sais que j'avais eu un trou, que je m'étais endormi deux ou trois heures et au réveil, j'étais d'une forme éblouissante, enthousiaste au plus haut point, attendant avec impatience l'ouverture des magasins de lingerie féminine. Il fallait que je m'adapte, que je poursuive l'exploration de ce qui semblait susciter un vif intérêt de la part de Gwladys.

Et j'en ai fait des magasins, décrivant le corps et imaginant des mensurations de ma « fiancée », mensurations qui ne pouvaient être que miennes. Je revois d'ici la tête des vendeuses qui devaient s'imaginer l'espèce de créature improbable, celle qui présentait de telles mensurations... Encore sous l'effet des substances, j'étais d'une humeur rigolarde et communicante. Je trouvais que ces vendeuses étaient aussi gentilles que jolies, presque complices. A part que, sans essayage, c'est difficile. D'autant que ça coûte une fortune, je me suis retrouvé avec – allez – 500 grammes de sous-vêtements à tout casser, pour près de 800 Euros. La moitié ne m'allait pas. Je restais perplexe sur les soutien-gorges. Je devais réfléchir. En fait, le volume ne m'intéresse pas. Je ne renie pas mon corps, c'est l'habillement qui importe. Donc pas question de mettre des chaussettes ou des oranges dans les bonnets de soutien-gorge. Le ridicule n'est pas ma quête !

J'y pense, parce que je regarde ces achats pour le coup ridicules, maintenant que je les vois, étalés devant moi. Je ne peux me résoudre à les jeter. C'est la trace d'une époque, du début de quelque chose d'important, un repère de mon entrée dans le mensonge. Je ne pensais pas, à l'époque ce cela prendrait une tournure telle. Le mensonge, je suis entré dedans pour ne plus en sortir, semble-t-il. A moins que... Je ne sais pas.

Samedi 12 novembre – 11h15

Levé de bonne humeur, ce matin. Avec un petit nuage dans ce ciel que je croyais si bleu. Ce petit nuage, c'est un commentaire, une réflexion d'un voisin, tout à l'heure. Je raccompagnais une « amie », disons la rencontre d'hier soir qui a fini dans mon lit. Mais je reprends depuis le début : après avoir écrit quelques lignes dans ce journal, je me suis rappelé le repas organisé par ma boîte dans un resto du centre-ville. Je l'avais complètement oublié. J'y suis arrivé au moment du dessert. Je n'ai pas pu éviter la tournée des bars, avec un groupe qui s'effiloçait de plus en plus au cours de la nuit. Nous étions vingt au Bill Boket', un bar à rhum où je n'ai bu qu'un jus de pomme. Une douzaine au Black-eye où j'ai craqué pour une vodka-pomme. Et enfin cinq au Daïkiri où j'ai bien rigolé, me contentant d'un autre jus de pomme. Voilà, pour moi, c'était la soirée jus de pomme, relativement sobre, alors que mes rares collègues à traîner avec moi pour cette fin de soirée étaient complètement cuits. Bref, j'étais assez en forme, toutes proportions gardées. J'ai discuté avec une fille. Moche, autant ne pas tourner autour du pot. Elle est moche. Vraiment un visage ingrat. Mais drôle et intéressante. Rien ne l'étonnait vraiment, très ouverte et lucide sur la stupidité et la médiocrité environnante.

Toujours est-il que je l'ai invitée chez moi, lui proposant le plus sérieusement du monde de coucher ensemble sans chichis pour terminer cette soirée. Ce qu'elle accepta, non sans passer un coup de téléphone à son copain pour qu'il ne s'inquiète pas. Mais pourquoi les choses ne sont pas toujours aussi simples que cela ? Et lorsque je l'ai raccompagnée au bas de mon immeuble, j'ai croisé Karim. Il nous a regardés passer et a attendu que je revienne vers l'ascenseur. Là, il me dit : « *Elle est jolie, ta copine !* », avec un sourire moqueur, clin d'œil à l'appui. Ce con. Je ne lui prêterai plus ma bagnole.

Par contre, ce sera bien volontiers que je reverrai Gaëlle. Si son copain reste toujours aussi prêteur...

Dimanche 13 novembre – 20 heures

Le blues du dimanche existe bel et bien.

Comment ne pas le vivre alors que je me suis traîné toute la journée, entreprenant une chose, puis une autre, sans aller au bout. Maintenant ne me reste plus qu'à penser à demain, au boulot, au fait que je n'ai rien fait... Ce soir, je pense au mensonge.

Quand je prends ce journal, soit je relis les dernières lignes écrites pour savoir ce que j'ai dit et me remettre dans le bain, soit je me jette dans l'écriture à corps perdu sans chercher de cohérence.

Le mensonge que j'ai déjà évoqué dans les lignes précédentes, l'idée même du mensonge occupe mon esprit. Vivre dans un mensonge, c'est quoi ?

C'est trahir les autres ? Peut-être, mais c'est pas sûr. Parfois, c'est se préserver.

C'est se mentir à soi-même ? Je ne crois pas, non. A moins que cela ne devienne un délire, de la mythomanie.

C'est tromper les autres ? Oui, bien-sûr, mais il y a des circonstances atténuantes, tout de même.

C'est douloureux ? Affreusement.

Peut-on sortir du mensonge ? J'aimerais bien. Oui c'est possible, mais au prix de déchirements, de ruptures, que sais-je encore.

Vais-je le faire ? Je ne sais pas.

Gwladys me hante, mais il faut tourner la page. Pas complètement. Il y a une piste qu'elle m'a laissé entrevoir. Cette piste, je l'ai suivie et je ne compte pas la lâcher.

Mardi 15 novembre – 7h15

Première gelée de l'année. Depuis le chien assis de la cuisine, je regarde les toîts blanchis dans la nuit qui s'attarde. Je suis avec ce carnet ouvert devant moi, enveloppé dans un sac de couchage, un bol de thé fumant qui m'attend. Je ne devrais pas être là, comme ça, mais en train de m'activer, de me raser, de paraître en forme pour aller bosser. Pourquoi faire ? S'il n'y avait pas les fameuses contingences matérielles, le salaire à la fin du mois, je resterais assis là, à gribouiller encore et encore. Si je disparaissais aux yeux du monde (combien en a-t-il ?), combien de temps se passerait avant que les autorités ne s'aperçoivent de mon absence ? Mon dernier salaire serait versé, peut-être le suivant, le temps que la machine comptable s'arrête. Je disposerais alors d'environ trois mois de subsistance, en étant économe.

Mais je n'oublie pas que je ne sais rien faire d'autre qu'être livreur de petite remise. C'est le terme. Petite remise, ce sont des colis de taille « raisonnable » qui me pètent quand-même le dos, pour des distances assez courtes, mais qui n'échappent pas aux embouteillages. Je suis au volant de ma petite camionnette que je prends chargée au dépôt, chaque matin, aux Près d'Arènes de Montpellier, pas loin de la rocade et des panneaux indicateurs de destinations alléchantes : Barcelonne, Sète – bateau pour le Maroc... Partir sur un coup de tête, laisser la camionnette chargée en plan, j'y pense chaque jour. Plusieurs fois par jour.

Finalement, je n'ai pas besoin de me passer le rasoir sur la gueule. Je l'ai fait hier soir. Une douche rapide suffira. Je ne serai pas en retard.

Mardi 15 novembre – 19h30

Longue journée, mais super retour d'expérience. Aujourd'hui, c'est la première fois que je porte au boulot des sous-vêtements féminins, ceux pour les hommes, que j'ai commandés sur Internet. D'habitude, je ne les mets que lorsque je sors, lorsque je rencontre une fille que j'ai envie d'intriguer. J'avais pris un peu l'habitude, lorsque j'étais plus ou moins avec Gwladys.

Je n'ai pas de conseils à donner aux autres gars, mais ça fait drôlement plus d'effets que les caleçons, aussi raffinés soient-ils. Je ne donnerai jamais ce genre de conseil, d'ailleurs et pour plusieurs raisons. D'abord, je veux garder mes secrets pour moi, surtout s'ils sont bons. Ensuite, parce que je n'ai pas envie de me faire insulter ou pire, casser la gueule. Ce genre de chose peut constituer une terrible méprise. Franchement, j'ai l'impression de davantage faire attention à mon corps. A le mettre en valeur, à flatter ma virilité. J'entends « virilité » par l'importance que prennent les attributs masculins par contraste avec la matière et les formes utilisées dans la confection de ces accessoires si particuliers. Et là, en ayant porté ceci toute la journée, dans des conditions – disons – professionnelles, je dois bien avouer que j'étais affreusement excité. Superbement et voluptueusement excité. On dirait que c'est fait exprès. Cela procure des sensations en des endroits où d'habitude, il ne se passe rien.

Je peux dire que j'ai fait du chemin, depuis que c'est fini avec Gwladys. Enfin, j'avais déjà fait du chemin avec elle, elle qui m'amenait à prendre des voies inhabituelles, exotiques. Ce temps-là, je le regrette. C'est le moins qu'on puisse dire. Oui, j'en ai bavé. Oui, j'ai été humilié. Oui, j'ai dû me cacher de nos « pratiques vicieuses », comme disait Karim, mon voisin à qui je ne prêterai plus ma voiture. Cet hypocrite qui portait un jugement sur ce que nous faisons, Gwladys et moi, mais qui devait fantasmer dans le même temps !

Mercredi 16 novembre – 23 heures

Finalement, je me dis que je n'ai que la gueule... Hier matin, j'étais sur le point d'embarquer et de partir à l'aventure vers l'Afrique et finalement, me voici de retour sur ma petite chaise, courbé sur la table de la cuisine, le nez dans mon cahier. Entre-temps, je serai allé faire mon boulot, allé cirer les pompes à mon chef, allé lui dire merci pour la prime exceptionnelle de 50 € de ce mois-ci. Pas grave, j'ai passé une nouvelle commande sur Internet. Avec ce que j'amasse, je commence à manquer de rangements.

Il est hélas trop tard pour me lancer dans les travaux pour fabriquer une grande et belle penderie. Avec tout le bois et le matériel que j'ai en stock, il me suffirait de prendre les mesures, de scier, de percer et le tour serait joué. Mais je ne pense pas que mes voisins apprécieraient. Je peux toujours m'avancer...

Jeudi 17 novembre – 22 heures

Voilà, c'est fait et je ne suis pas peu fier ! J'ai aménagé un nouveau placard, avec une superbe penderie, deux portes doublées de grands miroirs qui se font face, sans oublier un éclairage adéquat. Du travail de pro. Je vais pouvoir m'examiner sous toutes les coutures.

Non content de ce beau boulot, lors de ma tournée, je suis tombé sur un vieux numéro de *Libération* ouvert à une page où un article a attiré mon regard : « *Le travestissement est-il signe de décadence virile ?* ». Connerie que tout ça. Aucune de mes amantes ne s'est plainte de cette pseudo décadence de ma virilité. La photo qui illustre l'article montrait un homme qui semble essayer des sous-vêtements féminins, mais pour homme, sous le regard de fin connaisseur de sa partenaire. Avant que quelqu'un n'arrive, j'ai juste eu le temps de lire les premières lignes et d'arracher la page. De retour dans ma camionnette, j'ai relu ces premières lignes qui m'ont immédiatement interpellé : « *Il existe sur le phénomène des hommes-objets un nombre croissant d'études, car le fait que des hommes soignent leur corps, utilisent des cosmétiques et éventuellement portent des vêtements dévolus à l'autre sexe, s'accompagne d'une intense réflexion sur ce qui est perçu comme une «perte de virilité», une «érosion des valeurs masculines» voire pire : «une dégradation des repères moraux qui structurent notre société»* ».

J'ai vraiment bien fait d'avoir volé ce morceau de page. Je n'ai rien appris d'exceptionnel, mais je me suis senti moins seul, d'un coup. Je me suis rendu compte que mes idées, mes fantasmes pouvaient être appréciés, observés et commentés sans jugement. C'est un grand réconfort que je vais accompagner d'un verre de vodka.

Vendredi 18 novembre – 18h55

J'ai eu une journée de fou. Un collègue absent et c'est la débandade. D'habitude, je ne mets jamais les pieds dans l'entrepôt. On me charge la fourgonnette et je suis tranquille au volant à me balader dans tous les sens. Là, non seulement j'y ai mis les pieds, mais j'ai dû charrier des tonnes de marchandises, conduire le trans-palettes et faire ma tournée habituelle. Même pas eu le temps de penser, ou presque !

Sans compter que la vodka que je me suis sifflé hier soir m'a collé un mal de tête qui semble vouloir s'installer pour l'éternité. J'ai dû trop réfléchir, sans doute. J'ai laissé ce journal pour m'imbiber gentiment non sans en parcourir les premières lignes que j'avais écrites, il y a deux semaines. Je me souviens à quel point j'étais bouleversé

d'avoir croisé Gwladys. Surtout que j'étais quelqu'un d'autre à ses yeux, à ce moment-là. J'étais une femme. J'avais tenté l'expérience d'une sortie sous une nouvelle identité. Je crois que c'était la réalisation d'un fantasme. Assouvir une pulsion. Est-ce parce que je désire tant le corps de certaines que j'ai besoin de m'identifier ?

Je ne le sais pas et peut-être que si je me donne la peine d'aller consulter un psy, j'aurais la réponse. Ou une multitude de questions, au contraire... Avec le recul, je me dis que j'ai été très courageux. L'achat des fringues n'était qu'une formalité. Je disais aux vendeuses que c'était pour offrir et je me faisais plaisir. Le véritable défi : la concordance des tailles. Je me suis auto-formé dans les boutiques. Pas possible d'essayer, je n'en avais pas la force, d'ailleurs, même si je n'avais qu'une envie, celle de rentrer à la maison et de « passer » les vêtements sur moi. Je crois que certaines vendeuses n'étaient pas dupes. Mais là aussi, le regard qu'elles posaient sur moi me flattait.

Je dois bien avouer que la grande brune du magasin Etam de la Grand-rue Jean-Moulin ne m'a pas laissé indifférent. Le maquillage de ses yeux est resté gravé dans mon esprit. Un exemple à suivre. Une fille à suivre aussi, même si le traumatisme du rejet de Gwladys faisait toujours aussi mal.

Que faire, si j'ai mal comme ça ? Une aspirine n'y fera rien. Le mieux est encore que je sorte. Que je me costume et que je sorte. Que je me frotte aux risques de ne pas être compris. Que je me mette au défi de séduire. L'ennui, mais je le comprends, c'est que j'attire presque davantage d'hommes que de femmes. Ce n'est pas ce que je cherche, même si j'ai la chance d'attirer, j'en suis conscient.

Je suis partagé. Je me sens homme et je ne veux surtout pas changer de sexe.

J'aurais trop peur d'y perdre au change. Mais je me sens femme dans la sensibilité, dans les goûts, dans le côté obsessionnel aussi. Beaucoup de femmes m'attirent je n'aspire qu'à une chose : leur ressembler. Je veux leur ressembler pour mieux faire corps avec elles, pour mieux les ressentir.

Pendant que j'écris, je me rends compte que le temps passe, que je rêve. Il est l'heure de sortir alors qu'il me faut plus de deux heures pour me préparer.

Samedi 19 novembre – 15h30

Julie est partie. Je ne suis pas rentré seul la nuit dernière. Tout a été comme sur des roulettes. Enfin, jusqu'à un certain point.

Mon premier défi de la soirée était déjà de prendre mon courage à deux mains et de sortir complètement féminisé. Déjà y parvenir est un peu difficile. On ne s'improvise pas femme fatale en claquant des doigts. Quoi qu'il en soit, je ne renie pas ma masculinité. Je me sens féminin malgré tout et j'en ai marre de le cacher.

Je suis un brun au poil dru, avant que le gris, puis le blanc ne s'imposent à moi. La barbe a toujours été un problème de toute façon. Ailleurs, ça va : pas besoin d'y toucher au-delà du raisonnable.

Le maquillage reste un point sensible, parce que je ne veux pas ressembler ni à une poupée grossière, ni à ces types poudrés et perruqués du 16ème siècle. Je me suis donc contenté de tracer les yeux au crayon noir et de m'occuper des cils. Déjà, c'est délicat. Pour les lèvres, rouges et pulpeuses qui ont toujours plu, pas de travail non plus.

Le reste, ce sont les fringues. À commencer par les sous-vêtements... J'ai fait sobre, même si je dois reconnaître que j'étais bien excité par ce que le miroir me renvoyait. Tant que j'étais parti dans mon délire, je me suis mis en tête d'aller dans une boîte de nuit de filles. Les lesbiennes ! Pas trop mon truc, à franchement parler. Disons que je ne me suis pas intéressé à la question, pas avant hier, où l'idée s'est

solidement enracinée. Donc je voulais voir si je pouvais entrer dans une boîte lesbienne. Eh bien, j'ai pas été déçu !

La physionomiste de l'établissement, *Le monde est fouffe*, qui faisait aussi office de videuse aurait pu m'en coller une et je ne me serais pas relevé. Elle a tout de suite compris que sous l'étoffe et encore en dessous, sous la dentelle, il y avait une bite. Elle m'a bloqué d'un geste brusque de la main sur mon torse à peine gonflé par des pectoraux de fillette : « Toi, t'attends là ! ». Et elle est entrée dans la boîte pour en ressortir quelques minutes plus tard. Entre temps, des filles s'étaient accumulées derrière moi. Je n'osais pas les regarder. Je les entendais s'exclamer et se demander mutuellement ce qui se passait. Enfin la physionomiste est réapparue. « Ouvre ton sac ». Après en avoir examiné le contenu avec soin et presque délicatesse, elle me laissa entrer en me poussant par les épaules. C'est en me tordant les chevilles que je fis mes premiers pas dans la boîte dont la musique n'avait rien à envier aux lieux gay. Terrible, je me suis dit. Comment discuter dans ces conditions ?

Là n'était pas le problème, en fait. Le problème était que j'étais observé, commenté, moqué. Puis, au bout d'un moment, ça m'a plu. J'avais l'impression d'être le centre du monde. Les regards qui s'attardaient, les échanges à peine masqués sur ma petite personne. À deux et à trois, elles sont venues m'aborder, me poser des questions, rire. J'étais intéressant(e) et semble-t-il, pas dangereux(se). J'ai même été invité(e) à danser, malgré tous ces centimètres sous mes pieds.

Je découvrais de nouvelles sensations avec ces collants sur ma peau dépoilée. Et puis il y a donc cette fille, Julie, qui s'est bien intéressée à moi.

Pour elle comme pour moi, c'était un peu l'aventure en terrain miné. « Je n'aime pas les mecs », m'avait-elle dit d'emblée. Je crois qu'elle aura répété cette affirmation une bonne centaine de fois durant ces poignées d'heures que nous avons passées ensemble. Après tout, comme la glace était brisée dès le départ, je ne me suis pas gêné pour lui dire à quel point je n'étais pas attiré par les lesbiennes. En fait, nous nous sommes parfaitement entendus sur nos aversions respectives. Dans le même temps, je dois avouer sans passer par la torture, je dois avouer qu'elle me plaît. Physiquement parlant. Pour le reste, c'est tout bonnement impossible.

Donc, c'est physique. Je ne sais pas, ce côté garçon manqué aux cheveux grossièrement décolorés et raides comme des baguettes, ce trait noir rageur sous des yeux furieux, ces grosses bagues en argent qui doivent peser des tonnes...

Là où je n'en reviens pas, c'est l'énergie de ce petit bout de femme. Notre relation intime a été d'une violence inouïe. Mais pas de mon fait.

Pour reprendre un peu le fil de l'histoire, je dirais que je n'ai pris aucune initiative, me disant : ok, c'est elle qui conduit et on y va. Donc on a dansé ensemble, bien bougé nos corps l'un contre l'autre. J'ai très bien vu qu'elle faisait en sorte d'être vue en train d'entreprendre quelque chose avec moi. Cet exhibitionnisme ne me dérangeait pas. Au contraire. Julie montrait qu'elle me caressait le sexe, de ses mains, de ses fesses. Assez rapidement, nous nous sommes retrouvés dans un taxi. Son comportement frisait l'urgence. Nous n'avons pas pris l'ascenseur pour monter jusque chez moi, grimpant les marches deux par deux.

Après, ça a été pitoyable. Mon sentiment, c'est que je n'étais qu'un sex-toy entre ses pattes. J'en regrettais notre danse lascive de la boîte. Ce devaient être les préliminaires !

Sérieusement, même un sex-toy s'utilise dans son intégralité. Moi, ce n'était qu'une partie de mon anatomie qui présentait de l'intérêt. Et encore, même pas du bout des doigts. Le contact n'aura été que de muqueuse à muqueuse, avec du latex pris en sandwich.

Julie s'est agitée, s'est fourragée, a braillé et s'est cassée, avec comme dernier regard, l'expression d'un profond mépris. Non mais franchement... Le dernier des cons ne mériterait pas un tel traitement. Un salaud, d'accord.

Je ne suis pas un salaud, c'est toute la différence. Que je porte des talons hauts ne justifie pas ce mépris.

Je me dis, à la réflexion, que l'indifférence croissante de Gwladys, puis son départ, ça aussi, c'était du mépris.

Il est maintenant hors de question que je me méprise moi-même, que j'en rajoute inutilement. S'il n'y a personne pour me caresser, je m'adonnerai à l'onanisme !

Lundi 21 novembre – 19 heures

Je suis un peu retombé les pieds sur terre. C'est pas mal, quand on a l'impression d'être parti dans la stratosphère. J'ai passé le reste de mon week-end à m'occuper de moi, de mon nombril : l'onanisme absolu.

À mon boulot, ce matin, j'étais d'une fabuleuse humeur. Je souriais à tous ceux qui me soupçonnaient d'avoir passé un "love week-end". J'étais tout simplement content d'avoir d'autres trucs à penser, d'aller d'un endroit à un autre, d'apporter un colis à quelqu'un qui paraissait l'avoir attendu toute sa vie, de charger une malle que je pensais contenir un cadavre, de la déposer dans un hangar désert. C'était la consigne. Et puis, comme j'avais un peu de temps devant moi, je me suis dit qu'il valait mieux que je ne rentre pas au dépôt : on m'aurait tout de suite donné une nouvelle mission. Non, je me suis posé. Du moins, j'ai posé mes fesses sur la malle, et regardé le jour déclinant à travers les grandes vitres cassées. L'espace était sec. Étrangement, il n'y avait pas de tags. Presque propre. Je suis resté là un bon bout de temps avant de déguerpir, transi de froid. Il faisait très sombre lorsque j'ai pris le chemin du retour pour monter dans le fourgon. Je marchais sur des morceaux de verre qui cassaient sous mon poids. Un type a crié. J'ai sursauté. Il a crié à nouveau et j'ai enfin compris qu'il me disait que ça faisait longtemps que j'aurais dû être parti. Il rouspétait parce qu'il n'aurait pas dû tomber sur moi venu livrer la malle.

Rapidement, sans que je ne détecte d'où il surgissait, il m'attrapa, me retourna face à lui et me broya les couilles d'une main pendant qu'il me serrait la gorge de l'autre. Il colla sa face contre la mienne et me cria qu'il ne fallait pas que ça se reproduise. Il relâcha légèrement son étreinte. Je respirais mieux, mais j'avais horriblement mal au bas-ventre. Puis il me relâcha complètement, me demandant si j'avais compris. Je hochai la tête, incapable d'émettre un son. Puis il me fit signe de partir.

J'étais presque sorti du hangar quand il me rappela d'un « Hé ? » puissant. Puis il me demanda : « Tu veux que je te suce ? ». J'étais complètement abasourdi. Se payait-il ma tête, était-il sérieux ? Je crois que je lui ai répondu un truc du genre « C'est bon, c'est bon » et j'ai filé. J'ai verrouillé les portes du fourgon une fois dedans. Je tremblais comme une feuille. Le chemin du retour en terre battue sur presque 500 mètres me paraissait s'étaler sur des dizaines de kilomètres faits de creux et de bosses.

Sur le parking du dépôt maintenant désert, j'ai pu me décontracter jusqu'à ce que mon portable se mette à vibrer dans la poche avant de mon pantalon, me faisant bondir comme si une décharge m'avait électrisé. Un SMS d'un numéro inconnu, mais identifié : « T'oublie ce qui s'est passé, ok ? ». Et là, je suis resté encore un bon moment à me demander si je devais répondre. Comment le type - un vrai casse-couilles -, comment ce type avait eu mon numéro et répondre quoi, d'abord ?

Finalement, j'ai répondu « y'a pas de problème ! ». Mauvaise idée.

J'avais rangé mon portable dans une poche du blouson jeté sur la banquette arrière de ma voiture. Toujours sur vibreur, je ne l'ai pas entendu. Ce n'est qu'arrivé chez

moi que j'ai découvert que j'avais reçu cinq SMS du bonhomme. Cinq ! Je ne sais pas s'il s'était emballé parce qu'il considérait ma réponse comme un encouragement ou s'il continuait à se payer ma tête... Je ne pense pas qu'il ait aperçu la dentelle du slip féminin que je portais, pourtant. Et puis c'est pas parce que je porte ce genre d'accessoire que j'aime manger des graines. Manger des graines, c'est une expression que j'ai entendue dans un film québécois et qui signifie pratiquer une fellation.

Peu à peu, mes idées se sont éclaircies et je finis par me convaincre de ce qu'il ne se moquait pas de moi. Seb, puisqu'il a signé l'un de ses messages, le dernier je crois, m'avait l'air tout à fait sincère dans sa proposition de boire un verre ensemble, de s'excuser de m'avoir brutalisé, sans oublier de me rappeler qu'il avait envie de me sucer... Je lui ai promis de le rappeler le lendemain et je me promis à moi-même d'oublier tout ça au plus vite. J'ai tout effacé de mon téléphone.

Mardi 22 novembre – 23h55

Il est presque minuit. Ce n'est pas encore demain. Ce le sera à la prochaine phrase ! Un peu alcoolisé, je reprends la plume. Ça y est, on est demain.

Hier soir, je suis retourné au hangar où il m'était arrivé des histoires avec un type. Pris d'un doute, j'ai voulu en avoir le cœur net. Je n'ai rien éclairci du tout. Dès l'entrée du chemin, un portail infranchissable barrait la route. Je ne pouvais pas l'avoir vu, une fois ouvert, il devait se confondre avec la végétation. Sans oublier qu'il faisait déjà nuit. Donc je suis rentré la queue entre les jambes.

Un peu plus tard, j'ai reçu un appel de Julie, la lesbienne qui m'a pris pour un sexto. Elle n'était pas seule et j'entendais très bien des rires étouffés derrière elle. Si elle ne se doutait pas que j'aie pu entendre celles qui l'entouraient, j'ai vraiment en revanche joué le jeu et fait comme si de rien n'était. J'ai parlé aimablement avec elle, répondu à ses questions et bien compris qu'elle se foutait de ma gueule et qu'elle avait invité des copines pour assister au spectacle de ma ridiculisation. Juste avant de raccrocher et après avoir parfaitement tenu mon rôle de pauvre con, je l'ai priée de ne plus jamais prendre contact avec moi et de m'éviter, quel que soit mon apparence, masculine ou féminine. Je l'ai remerciée et j'ai coupé. Malgré mon calme, j'étais extrêmement énervé. Pour me changer les idées, j'ai visionné un DVD, mais je me suis endormi devant.

Par contre j'étais aujourd'hui d'une grande forme. Je ne sais pas si c'est galvanisé par l'opération drague forcenée de l'abruti d'hier ou si c'est le temps qui rendait les gens sympas, mais la journée s'est déroulée facilement. Pas de problèmes, pas de clients qui râlent. Impeccable. Juste une chose qui me chiffonne. Mon chef m'a demandé si la livraison de la malle d'hier n'avait pas présenté de difficulté particulière. J'ai dû rougir un peu, mais je me suis pincé le lobe de l'oreille gauche. Un truc qu'on m'a donné quand j'étais gosse et que j'allais chez l'orthophoniste. En cas de malaise, d'émotion qui provoque les troubles de la timidité, il suffit de se pincer cette oreille-là pour que l'on se retrouve à l'état normal. En tout cas, ça marche bien sur moi. Donc j'ai pu poursuivre la discussion avec le chef avec une certaine assurance. Il m'a appris que celui qui avait commandé la livraison de la malle dans le fameux hangar avait rappelé pour dire à quel point il était satisfait de la prestation et qu'il avait insisté pour que ce soit moi qui effectue la prochaine. J'ai quand-même signalé au chef que la malle était excessivement lourde et que j'ai eu du mal à la sortir tout seul de la fourgonnette. Normalement nous n'avons pas à soulever des poids supérieurs à 50 kilos. C'est inscrit dans le règlement intérieur et peut-être même dans la convention collective. J'estimais la malle à 70-80 kilos. Le chef a rigolé et s'est retourné vers son bureau en me tapotant l'épaule. Avant de

refermer sa porte, il m'a affirmé que le pourboire serait conséquent, mais qu'il ne voulait rien savoir. J'en viendrais presque à espérer retourner au hangar. D'abord par curiosité, ensuite pour palper un peu plus de monnaie. J'ai repéré des trucs sympathiques au défilé Etam de la Fashion week que j'ai visionné sur Internet. Je pourrai les commander en ligne quand j'aurai touché ce fameux pourboire.

Jeudi 24 novembre – 19h15

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, j'ai passé la soirée d'hier avec mon voisin Karim. Non pas que j'y ai pris plaisir, mais je ne voulais absolument pas lui prêter ma voiture. Alors je l'ai conduit jusqu'à Ikéa pour acheter des étagères à monter soi-même. Il m'a bassiné jusqu'à ce que je l'y amène parce qu'il était obsédé par la rumeur de la fin de ces fameuses étagères si particulièrement adaptées à la taille des disques vinyles dont il s'était entiché depuis peu. Quatre, il en a acheté quatre qu'on a eu du mal à faire entrer dans ma petite Clio. Sans oublier que ça pèse extrêmement lourd. En chargeant la voiture, je me suis dit que j'aurais mieux fait de la lui prêter et qu'il se débrouille seul. Enfin, ce qui est fait n'est plus à faire et du moment qu'il ne me demande pas de l'aider à les monter, tout va bien. Sauf que je me suis trompé en prenant la sortie et que nous avons pris la direction de Palavas-les-Flots. Du coup, il m'a proposé d'aller y manger avant de revenir à Montpellier. « Si c'est toi qui offres, je ne dis pas non ! », ai-je sorti tout de go, sachant très bien à quel point il est radin. Jamais il n'aura mis une goutte d'essence dans la voiture qu'il m'aura empruntée un nombre incalculable de fois, jamais. « Si je te propose, bien sûr que c'est moi qui invite », lança-t-il en faisant claquer sa langue. Rien à dire, moment agréable, discussions anodines, commentaires moqueurs sur les fesses des serveuses et autres conneries. Du coup, je n'ai pas rechigné pour l'aider à monter les cartons jusque chez lui. On s'est laissés aimablement et je suis rentré chez moi avec l'idée bien ancrée de me siffler un petit alcool fort. Ce que j'ai fait et puis la nuit et puis le matin...

Je suis allé bosser tranquillement. Une belle journée qui m'a fait regretter de ne pas avoir de vélo pour traverser la ville directement, sans avoir à en faire le grand tour, plutôt que de bouffer du carburant et de polluer.

Ma fourgonnette m'attendait, chargée jusqu'à la gueule. Avant que je ne parte pour la tournée, le nez sur la feuille de route, j'ai vu apparaître des jambes dans mon champ de vision : celles du chef. Je remarquai au passage que ses bas de pantalon étaient complètement usés. Il aurait mieux valu qu'il portât des jeans. Mais ce n'était pas son genre, toujours son pantalon « classique », sa chemise soit bleue, soit rose et sa sempiternelle cravate grise. Monsieur Cardon (je t'en prie, appelle-moi Jean) s'approcha de moi et me tapota sur l'épaule, comme à son habitude, maintenant. Il m'informa que je devais accélérer la tournée de la journée de manière à être revenu vers 16 heures au dépôt. « Tu auras la livraison spéciale, ce soir. Heures sup' et pourboire spécial ». Il eut un hoquet accompagné d'un rot discret, étouffé par le dos de sa main. Puis il s'en retourna vers les bureaux. Je le sentais bizarre, comme gêné.

Mon portable se manifesta et je m'attendais à ce que ce soit un message de Seb. Cela aurait été parfaitement d'actualité, la livraison de l'après-midi devant me conduire jusqu'à lui, très vraisemblablement.

Mais non, pas du tout. Gwladys ! En quelques mots, elle me demandait comment j'allais. Mon cœur s'emballait littéralement. Après un tel silence de sa part, cette manifestation me remplissait de joie et surtout, d'espoir. Je lui écrivis aussitôt que rien ne me faisait davantage plaisir qu'un message de sa part. Ce à quoi elle me répondit sur le champ et sur un ton agressif qu'il ne fallait pas rêver ou un truc dans

le genre. J'en suis resté bête. Mais il me fallait accélérer pour entamer cette fichue journée.

À chercher à accélérer mon boulot, j'avais l'impression de ne faire qu'accélérer le temps. Le trafic était insupportable, les clients assez pénibles. Résultat : je suis arrivé au dépôt à 16h15. Le chef m'attendait dans son bureau, avec une glacière posée sur un siège. Je remarquai immédiatement les pattes métalliques rivetées sur le couvercle et sur le coffre de la glacière, des pattes reliées entre elles par des petits cadenas, du même modèle que celui que j'utilise au vestiaire de la salle de sport que je fréquente, quand il me tombe un œil.

Quelque chose fermé de la sorte ne donne qu'une envie : l'ouvrir. « Il faudrait que j'essaie la petite clé du trousseau de ma voiture pour voir... », me suis-je dit. Idée idiote et si j'avais su ce qu'il y avait à l'intérieur, jamais je n'aurais tenté de l'ouvrir, cette fichue glacière.

Donc c'était l'objet à déposer au même endroit que l'autre fois, tout au bout du chemin, dans ce hangar où j'arriverai dans les dernières lueurs de la journée...

Le chef m'invita à vite décamper, non sans me tapoter l'épaule.

Avant d'arriver au hangar et même d'emprunter le chemin de terre, je me suis garé sur le parking situé derrière un petit centre commercial, histoire de tester la clé du cadenas de la salle de sport. J'imaginai de la drogue. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en étais persuadé. Pas envie d'avoir des embrouilles. La clé fonctionnait. Mais je pense qu'un tournevis aurait aussi bien réussi l'exploit. La lumière du jour devenait un peu limite et je ne voulais pas allumer le plafonnier de la fourgonnette. Je soulevai le couvercle et le temps de comprendre de quoi il s'agissait, j'étais foudroyé. Au début, je remarquai des pains réfrigérants bleus. Ils entouraient quelque chose d'ovale et poilu. Une bête ? Je n'y voyais vraiment pas clair. Entre les poils, du moins ce que je croyais être des poils, je distinguai le cuir chevelu. Une tête. C'était une tête et ce que j'apercevais était l'arrière du crâne.

J'en avais assez vu. J'eus bien du mal à refermer le tout correctement, mais j'y arrivai. Je remis la glacière devant le siège passager et me décidai à la livrer, sans plus y réfléchir.

Comme je pouvais m'y attendre, il n'y avait personne. Le portail était bien ouvert et je n'ai pas rencontré âme qui vive jusqu'au hangar. Comme avec la malle dans laquelle je soupçonnais qu'il y ait eu le reste du corps correspondant à la tête de la glacière, je posai l'objet au milieu. Cette fois-ci, je ne comptais pas m'attarder. Mais au moment de repartir vers la fourgonnette, Seb arrivait. Dans un contre-jour de circonstances que l'on aurait pu croire très étudié, sa silhouette se détachait.

Indiscutablement, il était du genre à davantage fréquenter les salles de sport que moi. Malgré le froid piquant de cette fin d'automne, il ne portait qu'un t-shirt très ajusté et un jeans pour le moins moulant. Il vint me serrer la main et me demanda si ça allait. Je me triturais l'oreille gauche, mais lui assurai que ça allait pendant qu'il vérifiait la fermeture de la glacière, tirant sur les cadenas. Il se redressa avec un air soupçonneux. Histoire de dévier son attention, je lui dis qu'il faisait froid, mais qu'il semblait pourtant réchauffé. « Chaud-bouillant, me répondit-il. Ma proposition tient toujours ». Je souris et lui affirmai que ma journée n'était pas terminée. Tu parles, tout ce que je voulais, c'était déguerpir au plus vite. Peut-être m'arrêter quelque part pour vomir ou crier. Peut-être aller voir les flics.

J'allais remonter dans le véhicule quand il me demanda si j'allais le rappeler. Je lui précisai que déontologiquement, il ne devait pas y avoir de copinage entre le livreur et les clients. Je m'efforçai de paraître sérieux. Disons, professionnel. Ce à quoi il me rappela qu'il n'était pas le client, que le vrai client était son boss et qu'il n'y avait pas de quoi perdre la tête. J'étais pétrifié par ce qu'il venait de dire. Les questions et les doutes se bousculaient dans mon esprit. Il a ensuite essayé de m'attraper et de m'embrasser, je crois. Je me suis débattu furieusement, lui ai donné un coup de

genou entre les jambes, constatant qu'il n'opposait pas vraiment de résistance. plié en deux les mains sur ses parties, il grimaçait. Trop bon, trop con, je lui ai demandé de se laisser faire et de s'asseoir par terre. Je l'ai attrapé sous les bras et lui tapé le cul par-terre. Un truc que j'avais appris au Budo-Taï-Juidsu, encore une activité que j'ai laissée tomber. Voyant qu'il se remettait, je lui ai tapé sur l'épaule (j'ai pensé à mon chef). « T'es con, me fit-il. Je voulais te glisser ça, discrétos ». Il sortit deux billets de cinquante de sa poche arrière. Je reculai, le laissant assis, les jambes tendues devant lui. Dans le faisceau des phares, il me fit un salut de la main.

Il est presque minuit. J'ai passé ma soirée à écrire cette mésaventure et rien d'autre. Je tourne et retourne la question dans ma tête : qu'est-ce que je dois faire ? J'ai repris mon téléphone et relu les échanges de SMS avec Gwladys. Je comprends maintenant pourquoi elle était si mauvaise : au lieu de me réjouir de son message, j'avais écrit « massage ». Donc elle s'était braquée. C'est très bête, mais parti comme c'est parti... C'est mort ! Bah, tout compte fait, je n'aurai pas perdu ma journée, avec 100 euros, je peux tenter de penser à autre chose qu'au contenu de la malle, à celui de la glacière et à celui de mes échanges avec Gwladys.

Vendredi 25 novembre – 5h15

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai bien passé commande sur Internet, mais je me dis que l'état dans lequel je suis n'aura pas été de bon conseil. Je ne sais pas, mais je me suis laissé tenter par ce panty en dentelle noire. Je me souviens que Gwladys était toute chose quand elle devinait le dessin de mes attributs à travers l'étoffe ajourée. Elle passait le doigt sur une ligne imaginaire qui s'allongeait, qui s'allongeait... Il n'empêche, la vision de ce crâne me hante. Je ne suis pas parvenu à me concentrer sur le dernier bouquin de Stephen King, Docteur Sleep, la suite de Shinning. Ça aurait été Oui-Oui fait de la luge, je n'aurais pas compris davantage ! Qui est-ce ? Pourquoi ce sort ? La malle contenait-elle le reste du corps ? Et moi, est-ce que mon tour viendra ? Curieusement, je n'ai pas reçu de message de Seb. L'argent qu'il m'a donné, pire, que j'ai pris, est une preuve de ma complicité. Peut-être y avait-il une ou plusieurs caméras dans le secteur. Ce crâne était recouvert de cheveux châtons un peu clairsemés. Pas vraiment une calvitie, mais ce qu'on appelle des « cheveux fragiles », de quelqu'un suffisamment jeune pour ne pas avoir de cheveux blancs. Bon, il ne faisait pas très clair quand j'ai fait la bêtise de regarder dans la glacière. Depuis le temps que je suis dans ce boulot, bientôt cinq ans, je n'ai jamais, jamais, jamais ouvert une boîte, un colis à livrer. Jamais. Pourquoi cette fois-là ?

Vendredi 25 novembre – 21h12

Un véritable zombi que j'étais, aujourd'hui. Je me suis traîné toute la journée, à peine aimable. C'est pas que je sois au bout du rouleau, le manque de sommeil, j'ai un peu l'habitude, mais je suis électrique et lymphatique en même temps. Difficile à expliquer. Le chef ne m'a presque pas adressé la parole de la journée, excepté tout à l'heure, quand il m'a demandé à quelle heure j'avais fini le travail hier soir. C'est pas compliqué à savoir dans la mesure où on a un badge qu'on glisse dans une machine au retour des tournées. Lui qui passe ses journées devant son écran d'ordinateur, à nous espionner... Depuis la géolocalisation, il n'a même pas besoin

de nous demander pour savoir. Enfin, je lui ai dit l'heure à laquelle j'avais déposé la fourgonnette et il paraissait content. Il allait se retourner pour me laisser partir, mais j'ai remarqué qu'il hésitait. Finalement, il m'a laissé et je suis rentré. Moi aussi, j'avais presque l'envie de lui dire quelque chose, mais rien que l'idée de tenter de résumer la situation m'a filé un coup de barre. D'ailleurs, je me lève d'une petite sieste.

Dimanche 27 novembre – 15 h 10

Le soleil vient de sortir de sa torpeur. Il ne tardera pas à disparaître de nouveau pour que la nuit arrive. Non seulement la caractéristique des courtes journées d'hiver, mais en plus le cataclysme psychologique du dimanche finissant, tout fait que je me sens cafardeux.

Je suis allé acheter des croissants au beurre pour mon petit déjeuner de 13 heures et, en revenant, j'ai ouvert la boîte aux lettres à tout hasard. Comme une intuition. Une enveloppe grise y avait été glissée. Plein d'espairs fous, je l'ai décachetée en montant l'escalier.

Un petit carton blanc portait la signature de Seb. J'ai eu un coup au cœur. Quelques mots qui disaient « On sait où tu habites. Ils m'ont demandé de te le faire savoir. Je fais la commission. Rien ne plus. Seb. PS : N'aies pas peur, je ne te veux pas de mal. »

Et après, j'ai reçu un SMS de ce même Seb qui m'avertissait qu'il y avait un mot dans ma boîte aux lettres. J'ai répondu que je l'avais trouvé, merci. Puis nouveau message : « Tu m'appelles si tu veux, mais discrétos, ok ? ». Comme si j'allais raconter à tout le monde l'histoire de la tête, son envie de me faire plaisir contre mon gré... Et puis quoi encore ? Que j'adore porter des sous-vêtements féminins ? Depuis que j'ai lu ce mot, je réfléchis. Autant j'avais réussi jusqu'à maintenant à ne pas penser à la tête de la glacière, autant elle m'obsède dès lors. Moi aussi, je vais perdre la tête.

Lundi 28 novembre – 20 h 15

Quasiment à chaque fois que je prends ce journal, je suis fébrile. J'ai l'impression qu'il m'arrive des histoires incroyables alors que je veux rester tranquille.

Ce matin, je suis arrivé très en avance. En fait, je n'arrivais pas à me rendormir, alors je me suis préparé et suis allé bossé après avoir fait une bonne séance de ménage dans l'appartement. Je suis arrivé en avance et le chef était là. Il était bien le seul. Je le soupçonne d'avoir dormi sur place. Des fois, il est comme ça : une dispute avec Bobonne et il trouve refuge dans son bureau sur ce canapé certes élimé, mais très confortable. Tu parles qu'il a la paix. Il doit surfer sur des sites de cul à n'en plus pouvoir... Enfin bon, il était là quand je suis arrivé, me faisant croire qu'il m'attendait. Il m'a offert un café et m'a fait asseoir sur le canapé que j'examinais discrètement, à la recherche de taches suspectes.

« Petit, il y a des choses qui ne nous regardent pas », a-t-il embrayé. J'ai souri largement parce que je trouvais tellement cocasse de m'appeler « petit » alors que je le dépasse d'une tête. Heureusement que l'autre tête ne me regardait pas, elle, du fond de sa glacière... Bref, le chef, « Jean », est parti dans un laïus sur la surcharge de travail, sur les conditions difficiles, sur sa satisfaction me concernant et sur le fait que je méritais un traitement spécial. Au résultat, mes tournées allaient s'en trouver allégées, mon salaire augmenté. Je peux désormais garder la fourgonnette avec moi et je ne serai appelé qu'en cas de besoin. La seule condition : être disponible à la

demande. Il m'a fourni un nouveau téléphone portable dans une belle petite boîte blanche.

En ouvrant cette dernière, histoire de voir en vrai ce téléphone à la pomme croquée, j'ai aussi trouvé un paquet de billets de vingt. Je ne savais pas quel montant exact, c'est en montant dans le Jumper, la fourgonnette « de fonction », que je me suis précipité pour compter. 500 euros.

Alors là, je n'ai pas pensé petites culottes ni accessoires. C'est à un nouvel ordinateur portable que j'ai songé. D'autant que le Virgin de la place Castellane affichait sa liquidation totale avant fermeture définitive. Je suis passé chez moi croyant faire une sieste, mais trop excité, j'ai sauté dans le tramway, direction le magasin. Et là, il m'est arrivé un truc extraordinaire.

J'ai repéré un ordinateur vraiment très bien... Soldé 800 euros, soit 300 de plus que ce que j'avais en poche. Mais vraiment, l'occasion était trop belle. J'ai finalement décidé de le prendre. J'avais mon chéquier sur moi et j'ai spéculé sur l'augmentation de salaire dont j'ignorais le niveau. Tant pis, le temps que le chèque soit débité... Le vendeur a édité le bon de retrait à faire valider à la caisse, après paiement. La caissière semblait débordée, maladroite. J'ai remarqué que sous son prénom – Barbara –, sur le badge, figurait le mot « stagiaire ». Elle valide le bon de retrait, imprime le chèque, me tend le ticket de caisse et me demande les deux pièces d'identité, puisque le montant du chèque dépassait 500 euros. Je n'avais sur moi que mon permis de conduire, mais pas de carte d'identité, ni de passeport. Elle appelle donc un responsable par l'interphone en lui expliquant le problème d'une manière compliquée et affolée. Une espèce de brute épaisse s'amène et commence par nous engueuler et la stagiaire et moi, comme si nous avions fait exprès de « déconner », comme il a dit. Seule solution : retourner voir le vendeur pour lui faire annuler le bon de retrait. Je n'ai pas eu envie de lui dire que je pouvais donner 500 euros en liquide et payer le reste avec un chèque et UNE pièce d'identité.

La stagiaire toute tremblante m'a tout rendu, les larmes au bord des yeux. J'ai pris la direction du rayon en réfléchissant à ce que j'avais dans les mains : un bon de retrait validé par la caisse, mon permis de conduire, un chèque déchiré (je l'avais déchiré devant la brute épaisse) et un ticket de caisse. Il y avait foule dans le magasin, à l'occasion de cette liquidation. Finalement, je me suis dirigé vers le stand de retrait des marchandises et j'ai tenté de voir si on me donnait l'ordinateur. Oui, on me l'a donné. Comme un robot, je me suis dirigé vers la sortie, au pied de l'escalator. Un vigile m'a fait signe de lui présenter tout ce que j'avais. Il pressait l'oreillette d'une main, concentré sur ce qu'il entendait. Il a à peine regardé les papiers et la boîte de l'ordinateur dans son vaste sac en toile. Je me suis retrouvé dehors avec des jambes en coton. Quelques pas plus loin, à la terrasse ensoleillée d'un bistrot, je me suis affalé, attendant qu'on vienne me coffrer. Mais rien n'est venu. Pas même un serveur. Je suis rentré chez moi à pied.

L'ordinateur fonctionne bien, rapide et esthétique. Quant à ce nouveau téléphone portable, il me faudra du temps pour en maîtriser les subtilités. J'ai réussi à me prendre en photo, selfy débile, mais radieux, que j'ai envoyée à Seb, certainement au courant de tout ce micmac avec mon patron. J'ai juste ajouté un mot, « Salut ! », sachant très bien que j'agissais de manière ambiguë avec lui. La réponse n'a pas tardé, avec une image de Seb, plié en deux, une main entre les cuisses, avec un visage de douleur, « Merci, mec, merci ! ». J'ai bien ri. Message suivant : « Tu m'invites au resto ? ». Ça tombe bien, j'ai faim.

Mardi 29 novembre 12 h 15

Je me suis levé tard, avec la gueule de bois. Double gueule de bois. Pas besoin de justifier la première, celle que tout le monde connaît. La seconde, en revanche, c'est tout autre chose...

Hier soir, je suis allé manger au resto avec Seb. En plein centre-ville, dans une petite rue en pente, pas loin de la Place de la Canourgue. Il n'y avait quasiment personne dans ce restaurant très bucolique, dirais-je. Très bon choix de Seb, parce que c'était non seulement tranquille, mais surtout, j'y ai bien mangé. Cuisine soignée et bons vins...

Nous avons beaucoup discuté et j'ai découvert que je m'étais fait enrôler sans vraiment m'en rendre compte. Je dois dire que malgré toutes les réticences que je peux avoir vis-à-vis de Seb, au moins dois-je reconnaître qu'il a été franc et qu'il m'a dit honnêtement tout ce qu'il valait mieux que je sache. Peut-être que je devrais rester dans l'ignorance et me satisfaire d'une amélioration de mes conditions de travail, de cet argent qui arrive sans que je ne demande rien. Au moins n'aurais-je pas de problème de conscience. Je remets à plus tard ce type de réflexion.

Le début de la discussion a permis d'éclaircir un point qui me gênait. Celui du comportement de Seb à mon égard. Je faisais tourner la demi rondelle d'orange de mon verre de Martini rouge pendant que je lui expliquais que je n'avais rien contre lui, mais qu'il ne devait pas se faire d'illusions à mon sujet, étant donné que je n'étais attiré que par les filles, même si je m'estimais très compréhensif envers ceux qui étaient "différents". Il a éclaté de rire et puis il a vite expédié le sujet en m'affirmant que lui aussi, il avait une copine et des "sex-friends" clin d'œil à l'appui. Je suis resté bête, parce que moi, tout hétéro que je suis, je n'ai pas de copine. Comme je n'avais rien d'autre à dire sur le sujet, j'ai embrayé sur la carte qu'il avait glissée dans ma boîte aux lettres. Qui c'est ce "On", qui sait où j'habite, d'abord ? Je n'ai pas eu trop de précisions, mais ce que j'ai compris est que Seb serait l'intermédiaire entre ce "On", qu'il valait mieux ne pas connaître et surtout ne pas rencontrer, et moi. Je serai l'exécutant, le livreur particulier. Bien traité, toujours salarié d'Express 34, mais aux ordres de ce "On". Un peu compliqué à mesure que le délicieux vin de Saint-Chinian me grimpait à la tête. Plus la soirée passait, plus la conversation devenait légère, émaillée d'allusions, de-ci, de-là.

« Tu connais la Villa Rose ? », m'interrogea-t-il. Comme je tentais de rassembler mes souvenirs de l'histoire d'Argentine, je lui demandai si c'était lié à la dictature de ce pays. Avec des yeux arrondis par la surprise il me répondit que non, pas à sa connaissance, mais que c'était l'une des boîtes de nuit de la route des plages. Et là, j'ai éclaté de rire, car je n'avais jamais fait le rapprochement entre l'ancienne résidence présidentielle d'Argentine et cette boîte gay... Mais d'après ce que je comprenais, la boîte en question était davantage renommée que le monument argentin. Et cette boîte-là n'est pas liée à la mafia. Du moins cette boîte ne l'était pas, jusqu'à ce que je transporte les deux parties du corps de son propriétaire. Dont une dans une glacière.

Et j'ai bu, mon Dieu que j'ai bu !

J'ai réussi à tenir ma langue et à ne pas dire que j'avais vu la tête. La zone sécurisée du hangar où j'avais effectué mes livraisons n'était qu'un cimetière, en fait. Du moins, c'est ce que j'imagine.

Il me répétait qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Simplement transporter ce qu'on me demandait de transporter, d'un point à un autre, par des appels sur mon nouveau portable professionnel. Seb serait mon contact pour cela. Jean, mon patron officiel le restait, mais que sur le papier. Un montage administratif subtil qui fait que je suis un salarié indirect d'une mafia. Laquelle ? Je ne savais même pas qu'il y en avait plusieurs. Complètement embrumé, j'ai sorti une banalité du genre : « Chacun a ses petits secrets », en pensant à ma garde-robe.

Seb a insisté sur le fait que je ne devais pas en savoir davantage. Je ne demandais pas mieux, mais il a ajouté que je ne devais pas faire de conneries. J'avais été choisi, testé et approuvé et je devais rester "conforme". Et surtout, pas besoin d'aller fouiller, à commencer par les colis que je livrerais. Les règles étaient claires. Un peu en effervescence et passablement aviné, j'acquiesçai sans broncher, tout en pensant au vol que j'avais commis le matin même. La première des fameuses conneries à éviter. Mais le trouble s'est dilué dans le flot de vin. J'ai oublié mon écharpe, maintenant que j'y pense.

Mercredi 30 novembre – 23 h 20

Je dois faire attention à ne pas prendre goût à un rythme de travail bien particulier. Lever quand je me réveille. Du temps devant moi, comme si j'étais en congés... Je profite de mon abonnement à la salle de sport et tente de raffermir ce que je suspecte de s'attendrir un peu trop à mon goût. Je n'ai été appelé qu'à 16 heures aujourd'hui. Un aller-retour jusqu'à Toulouse. Je me suis rendu au hangar maintenant devenu lieu de rendez-vous habituel avec Seb. Là, je n'avais aucun doute sur ce que je transportais. Pas de cadavre. Impossible, parce que c'étaient des cartons qui semblaient contenir de la paperasse et deux unités centrales d'ordinateur. Voyage agréable sous le soleil. Dans la fourgonnette, je ne sens pas ce vent glacial, j'ai mes CD et je rêve en me disant que la vie n'est pas si terrible à vivre du moment que l'on n'est pas étouffé par les scrupules.

Je pense que j'étais rassuré par ce transport "léger", preuve qu'il n'y a pas que de sales besognes à faire. Je m'étais réveillé en sursaut cette nuit, pris d'une violente crise de culpabilité. J'ai ruminé ces pensées négatives jusqu'à ce que le soleil se lève et que mes idées s'éclaircissent en même temps que le jour. Après tout, je ne suis complice que si je sais ce que je transporte. Or, je ne suis pas sensé savoir. Je dois aller chercher l'écharpe que j'ai oubliée au restaurant avant-hier soir, y aller avant la fermeture.

Jeudi 1^{er} décembre – 2 h 20

Caroline. Elle s'appelle Caroline. Comment ai-je pu ne pas la remarquer ? Une fille superbe qui m'a remis mon écharpe oubliée. J'ai été stupéfait par son charme, son amabilité et surtout son regard pénétrant. Pourtant, elle m'a affirmé que c'était elle qui nous avait servis l'autre soir et que ne pouvais pas ne pas l'avoir vue. L'écharpe était pliée dans une grande enveloppe. Dans la rue, j'ai ouvert l'enveloppe, déçu qu'il n'y ait pas son numéro de téléphone. Comme s'il était évident qu'il y serait. Alors j'ai attendu la fermeture du restaurant, espérant qu'il n'y avait pas d'autre sortie. J'ai eu le temps de détailler plein de choses que je n'avais pas remarquées dans cette petite rue que je connais pourtant si bien. « le Petit jardin », ce restaurant, par exemple, il est collé à un hôtel dont l'enseigne lumineuse en néon bleu a les deux dernières lettres de grillées. Du coup, on ne lit que « HOT » au lieu de HOTEL. Je me suis dit que ça pouvait être parfait pour certains usages. Plus bas, dans la rue, il y a un casque de chantier jaune accroché, en guise d'enseigne, au-dessus d'une porte vitrée d'où entrent et sortent des hommes un peu pressés. C'est un manège assez étrange. Ceux qui entrent là-dedans passent rapidement dans la rue et, comme s'ils étaient aspirés disparaissent de la rue à cet endroit-là. Quand ils en sortent, toujours au compte-gouttes, c'est presque pareil, mais dans l'autre sens. Je me suis approché pour aller voir. À travers la vitre, on ne devinait qu'une nouvelle porte en

face et une petite ouverture dans le mur à droite. J'ai vu quelqu'un bouger à travers cette ouverture. Il m'a fait signe d'entrer. Une fois dans le sas, un bruit signalait le déverrouillage de la porte. Une fois à l'intérieur, c'était une petite pièce aux murs de parpaings bruts, une sorte de rideau fait de larges lanières de caoutchouc noir qui devait être la véritable entrée et un comptoir derrière lequel se tenaient un homme et un vestiaire. L'homme m'informa que l'entrée était à huit euros. Ce à quoi je répondis que je ne savais pas quel était cet établissement. Il apporta une précision : « Huit euros l'entrée, quinze avec poppers. C'est un bordel, ici ». Je lui dis que j'avais vu entrer et sortir pas mal d'hommes, mais pas de femme. Il me dit froidement que c'était un bordel de mecs. Un peu surpris et dubitatif, je le remerciai poliment lui demandai si je pouvais jeter un œil. Mais il me rappela que l'entrée était à huit euros. Sur ce, je le saluai et ressortis non sans quelques difficultés avec les portes du sas. Je me retrouvai dans la petite rue en pente dans laquelle déboucha Caroline. « Tu sors de là, toi ? », me demanda-t-elle un peu surprise. Je lui répondis avec plein de naïveté que c'était un bordel, mais un bordel de mecs, que j'étais entré pour savoir ce que c'était. « Y'a pas de honte ! » m'a-t-elle dit. En fait, il s'agit d'un lieu de rencontre et de consommation sexuelle entre hommes, ce que j'ai fini par comprendre enfin. Pas du tout une hacienda ou un saloon comme je me l'imaginais, avec des dames en petite tenue et des messieurs ventrus et moustachus venus trousser leur conquête tarifée dans les chambres, à l'étage. Caroline riait et me trouvait romantique.

En tout cas, cette ridicule situation m'aura permis de ne pas me faire rembarrier. Elle me l'a dit, parce que des clients qui l'attendaient après son service, elle en avait soupé ! Mais ça ne l'a pas empêchée de me donner certains renseignements que je devais digérer, parmi lesquels qu'elle avait une fille âgée de cinq ans qu'elle avait un amant, par ailleurs marié et père de famille dont elle était folle et enfin, qu'elle était folle tout court. J'étais conquis !

Je lui donnai mon numéro de téléphone, le vrai, pas le pseudo-professionnel. Elle le prit sans me donner d'espoir, juste en soupirant bruyamment. Et je suis rentré chez moi, plein d'espoir quand-même.

Vendredi 2 décembre – 13 heures

Un bon petit déjeuner, une bonne séance à la salle de sport, une bonne douche et me voilà sur pieds, en forme et ragaillard. Je dois appeler mes parents aujourd'hui pour parler de Noël, du moins du réveillon. Ce sera mon trentième réveillon avec eux. Pas question pour moi de manquer ce rendez-vous. J'entretiens une relation peu courante avec mes parents, Jean-Jacques et Catherine. On se voit peu et on se téléphone peu. La communication entre nous n'a pas besoin d'en passer par-là. Je sais qu'ils sont disponibles si j'en ai besoin et quand ils m'appellent, je suis content de les entendre. Ils ne sont pas très loin, même s'il faut plus de cinq heures de voiture pour aller jusqu'à Biarritz. Ils sont Atlantique, je suis Méditerranée. Tous deux sont nés la même année et ils vont tranquillement atteindre la soixantaine.

Tranquillement, c'est bien le terme qui les caractérise le mieux à mes yeux. Je n'ai jamais eu de heurts avec eux, même au plus fort de mon adolescence boutonneuse. Je ne suis pas au courant de disputes entre eux. Pas plus de cris que de câlineries, d'ailleurs. Je pense qu'ils sont discrets. Il faut vraiment faire des efforts pour déceler des marques de tendresse l'un vis-à-vis de l'autre. Mais par contre, j'ai toujours constaté une intense complicité. Toujours en partance pour une destination quelconque, il y a des sacs de voyages entamés dans tous les coins de leur maison. C'est peut-être cela, le secret de la longévité de ce couple sans tapage. Autant je n'ai jamais surpris ni détecté aucune trace de leurs ébats, autant je suis convaincu que

ça va bien pour eux de ce côté-là. Du genre à ne pas être inquiétés par la question, du moins.

Penser à eux me ramène à la fois où mon père m'a surpris, un mercredi, alors que j'avais dix-onze ans et que je croyais m'être enfermé à clé dans la salle de bains. J'étais à m'amuser avec un immense collier de fausses perles de ma mère. Tout nu devant le grand miroir, je me l'étais enroulé autour du sexe et relié au cou, m'extasiant sur la longueur de perles qu'il restait encore, quand la porte s'est ouverte... Ma mère était partie travailler à vélo et mon père avait pris la voiture. Mais il avait crevé sitôt arrivé au coin de la rue. Il avait changé la roue et était donc repassé par la maison pour se laver les mains. C'est comme ça que je l'ai vu apparaître, les mains noires et levées devant lui alors qu'il avait ouvert la porte avec un coude. Son expression de surprise, sans un son, la bouche toute ronde a très vite laissé place à un éclat de rire aussi tonitruant qu'humiliant.

Je tremblais d'effroi, mais il m'a pris dans ses bras, riant encore à moitié et disant « Arnaud, Arnaud, c'est tellement drôle, excuse-moi ! » il en profitait pour me mettre plein de noir de ses mains sales dans mon dos. Puis il s'est redressé, s'est soigneusement lavé les mains et m'a assuré qu'il me laisserait tranquille sitôt ses mains lavées. Ce qu'il a fait, m'invitant à me regarder les fesses dans le miroir. Il a fermé la porte derrière lui et je ne l'ai plus entendu. Un coup d'œil dans le miroir n'a rien montré sur mes fesses, mais a révélé de grosses traces noires de mains dans mon dos. Une bonne blague typique de mon père qui a certes dédramatisé l'incident, mais qui m'a surtout permis de constater ce que la courbe de mes fesses avait d'intéressant. C'était joli et cela deviendrait d'ailleurs l'une de mes fiertés.

Enveloppé dans un drap de bain, je suis allé à la fenêtre de ma chambre qui donne sur l'entrée et sur la rue. La voiture de mon père avait disparu. Par la suite, jamais il ne fera d'allusion à ce sujet, un peu comme si cela n'était pas arrivé.

Pas de frère, ni de sœur. J'ai su, à l'adolescence, justement, que j'avais eu un frère, avant moi. Pour je ne sais plus quelle raison, le collègue m'avait demandé le livret de famille. J'avais découvert que Clément était né deux ans avant moi. Je me suis torturé pendant quelques jours avant de questionner ma mère. "Mort subite du nourrisson" : j'appris ce que c'était et découvris l'horreur de ce que cela pouvait représenter. Ma mère me l'a expliqué très calmement et pédagogiquement, les yeux dans le vague, sans émotion visible. Mais le coin de ses lèvres piquait vers le bas, me laissant deviner sa tristesse intérieure. Mon cœur battait très fort à ce moment précis où j'avais l'impression de briser des tabous, de toucher à des secrets. Cette affaire de famille me bouleversa très fort. D'un côté, j'en voulais un peu à mes parents de ne pas me l'avoir dit, d'un autre je m'en voulais à moi de ne pas avoir été délicat sur le sujet. J'ai fini par me dire qu'il n'était pas nécessaire de tout savoir et j'ai découvert ce que pouvait être l'intimité, celle d'un partage très limité. Partant de là, le comportement si peu exubérant de mes parents m'est apparu normal, voire préférable aux effusions de certains.

Lundi 5 décembre 19 h 30

Je n'ai pas eu beaucoup de temps à me consacrer ces derniers jours. J'étais sur la route. Entre Lyon, Marseille et Montpellier, je n'ai pas arrêté de charrier des malles, dans un sens, dans l'autre et puis vers ailleurs. À Montpellier, j'ai fini par livrer quatre malles au hangar. Je me suis efforcé de ne pas penser à ce qu'elles contenaient. J'ai remarqué que de la poudre blanche s'en échappait. L'enquête chimique que j'ai faite m'a déçu. Je pensais qu'il s'agissait d'un produit stupéfiant. Samedi, je suis allé dans une pharmacie avec un peu de cette poudre. J'ai prétendu que je l'avais trouvée dans la salle de bains et que je suspectais ma fiancée de se droguer avec et que je

voulais savoir ce que c'était. Deux heures plus tard, le pharmacien m'a accueilli avec un sourire jusqu'aux oreilles, me conseillant de refaire la maçonnerie de ma salle de bains... Il s'agissait de chaux-vive, autrement dit, d'oxyde de calcium (CaO), certainement dû à l'effritement des murs. « A moins qu'il y ait une fosse commune chez vous ! », a-t-il plaisanté. Donc je pouvais être tout à fait rassuré au sujet de ma soi-disant compagne, m'a-t-il dit.

En fait, ce sur quoi j'étais rassuré, c'est que je transporte bel et bien des cadavres. Et les questions de conscience, je me les pose vraiment, à présent. Faire de la route en étant seul, ça ne laisse que cette possibilité : réfléchir.

Où cela me mène-t-il ?

J'ai une vie agréable, un salaire correct, même si on n'a jamais assez d'argent, des conditions matérielles favorables, du temps pour faire ce que je veux. Voilà pour les bons côtés.

Je suis complice d'actes condamnables (des meurtres, car je doute que l'organisation secrète qui m'emploie ramasse les morts sur le bord des routes) et je vis d'argent gagné de manière indue.

Et me voici d'une humeur qui change d'un instant sur l'autre. Tantôt prêt à discuter et à rigoler avec le premier venu, tantôt pris d'accès de parano au point de vouloir mettre le feu à ma garde-robe confidentielle.

Pendant ma dernière livraison au hangar, j'ai un peu parlé du sujet avec Seb. Ça m'a fait du bien sur le moment. Lui-même ne semblait pas complètement à l'aise. Je sentais chez lui bien plus que du trouble. Je crois qu'il s'est épanché, lui aussi, à sa façon, me révélant qu'en contre-bas du hangar, il y avait une sorte de crématorium.

En fait, un grand four destiné à détruire absolument tout ce qui pouvait être détruit. Le tout aux normes environnementales, s'il vous plaît ! Seb a donc sa part de sale boulot et la mauvaise conscience dépasse à présent son arrogance.

On se l'est dit tous les deux : comment se sortir d'un tel merdier alors qu'on a de quoi vivre confortablement, profitant du temps, qui plus est ? Ce que j'ai de différent par rapport à lui, c'est que je ne suis en aucun cas en lien avec les mafieux. Mais les derniers mots qu'il m'a dits quand je parlais du hangar, c'était : « Pour l'instant, pour l'instant ».

Mais bon, pour l'instant, ce que j'apprécie, c'est le petit message de Caroline, la serveuse du resto. Pas grand-chose, mais un bonjour au "joli romantique" que je suis, paraît-il.

Puisqu'il faut se fier aux premières impressions qui sont souvent justes, je dirais que cette fille me semble tout à fait bien. Elle est jolie, attirante. Elle sait qu'elle est attirante, sûre d'elle. Sa vie a l'air d'être assumée, malgré une bonne dose de complexité. Ce que je vois surtout, dans l'immédiat, c'est qu'elle a une fille déjà en âge – et largement – de faire ses nuits. Par contre je n'ai pas pensé à un détail, à savoir, qui s'occupe de sa petite ? Il est certainement exclu que ce soit son amant, marié par ailleurs. Ce sont autant de questions qui me permettront de m'intéresser à elle de lui montrer que je suis curieux de sa vie...

Je devrais préparer mes rencontres comme on prépare un entretien. Prévoir les questions qui seront posées et être en capacité d'apporter les réponses les plus pertinentes. Et puis surtout me préparer une liste de questions qui démontreront mon intérêt, sans révéler la moindre trace de ce qui pourrait passer pour de la jalousie. Faire très attention à la jalousie. Je me demande bien pourquoi je me mets à penser à la jalousie, d'ailleurs. Il me faut étouffer la jalousie dans l'œuf avant même qu'il ne soit pondu, c'est tout.

Je suis sur la plage de Villeneuve-lès-Maguelone, presque seul, assis sur une dune avec un soleil qui chaufferait presque mes épaules et ce journal sur mes genoux. Je pense que dès que je pourrai, je viendrai sur la plage, en semaine, quand il n'y a personne, que le temps s'y prête.

Avant de me mettre à écrire les pensées qui me traversent l'esprit, je relis toujours les quelques dernières lignes que j'ai posées. Et je me trouve toujours un peu ridicule, parfois pitoyable, quelques fois émouvant. Hier soir, j'étais carrément cucul ! Mais j'ai du temps pour penser et pour mettre en œuvre ce que j'ai envie d'entreprendre. Juste une petite interruption cette nuit, avec un appel de Seb et une mission qui ne m'a pas pris plus de quelques minutes. Le plus long aura été le contrôle de police, mais j'étais allé déposer le colis et j'étais donc à vide. D'autant que je n'avais pas bu une goutte d'alcool. Il devait être trois ou quatre heures du matin, Seb était d'une humeur massacrate. On ne s'est pas parlés. Chacun a fait son job. Je suis rentré me coucher.

Dans la matinée, je devais aller à la salle de sport, mais comme j'avais reçu un message de Caroline m'invitant à un petit déjeuner, je suis passé la voir. J'ai été surpris de découvrir un grand appartement, grand pour une femme seule avec un enfant. Dans le bouillant quartier de Figueroles, en plein marché, j'ai un peu flâné avant de pénétrer dans son immeuble. J'avais le secret espoir de pouvoir renforcer mon image romantique avec un bouquet de fleurs. Je suis finalement arrivé avec un diffuseur de parfum.

Quand elle m'a ouvert la porte, Caroline n'avait pas le regard envoûtant que j'attendais, mais elle arborait des yeux gonflés et rougis d'avoir coupé les oignons pour une tarte. Du moins était-ce ce qu'elle me faisait croire. En fait, elle avait eu un gros chagrin, comme elle me l'a raconté un peu plus tard, la bouche pleine de brioche. La petite Chloé était à l'école et ne devait revenir chez sa mère que le lundi de la semaine suivante du fait de la garde alternée. Oui, Caroline m'a beaucoup parlé, ce matin.

De ce que je comprenais, il y avait son histoire avec Claude, son amant-marié-qui-ne-quittera-jamais-sa-femme, une histoire qui m'a fait comprendre qu'aucun espoir n'était à envisager avec Caroline. Il était passé très tôt ce matin, histoire de tirer un coup avant d'aller travailler. Mais ils n'avaient pas eu l'occasion de tirer un coup, comme elle disait. Parce qu'aussitôt passé la porte de l'appartement, Caroline lui a annoncé la nouvelle de sa grossesse. Le Claude l'aurait regardée méchamment et dit : « C'est ton problème », avant de s'en retourner. Puis elle s'était mise à pleurer et m'avait invité à un petit déjeuner. Ce que je n'imaginai pas, c'était tomber de manière aussi brutale dans une histoire personnelle de ce genre. Autant j'étais énamouré, voire excité en débarquant chez elle, autant je me suis refroidi avec ses histoires. Mon "romantisme" s'est ratatiné aussi sec. D'autant qu'elle s'est mise à me considérer comme un vieil ami à qui l'on peut tout dire, tout demander. Tout y est passé, depuis son besoin de fumer un joint en passant par la perspective d'IVG. Enfin, toutes ses pensées étaient plus contradictoires les unes que les autres. Les yeux gonflés et le nez rougi, Caroline m'est apparue moins séduisante. Partagé entre l'envie de laisser tomber, de lâcher l'affaire une bonne fois pour toutes et celle de continuer à tenter ma chance, je suis resté à l'écouter et je découvris que je n'étais pas au bout de mes surprises. Peut-être ne le serais-je jamais !

Mercredi 7 décembre – 10h15

Soirée chargée que celle d'hier... J'ai travaillé jusqu'à ce matin. Pas mal de route des transports de « documents » qui ne me regardent pas. Mais cela justifie mon salaire.

D'autant que sur le coup des quatre heures du matin, Seb, m'a glissé deux billets de cinquante dans la poche arrière de mon jeans. Quand il me donne de l'argent, c'est toujours comme ça qu'il s'y prend. Je ne m'offusque plus, c'est désormais de l'ordre de l'habitude et si ça lui fait plaisir, hé bien tant mieux !

Mais la nuit ne s'est pas arrêtée lorsque je suis rentré chez moi. Elle s'est poursuivie à partir du moment où j'ai pris l'ascenseur pour gravir les étages. À cette heure très matinale – ou très tardive, selon le point de vue – j'y ai rencontré Valérie-Anne. Elle a appuyé sur le bouton de son étage qui n'était autre que le mien. En fait, il s'agit de ma nouvelle voisine de palier que je n'avais jamais rencontrée depuis les deux mois qu'elle habite ici. Ce n'est pas trop étonnant, puisqu'elle est infirmière de nuit. Par contre, elle, elle m'avait déjà vu. Ou plutôt, elle m'avait vue ! Ça date du soir où j'avais également été vu(e) par Gwladys, lorsque j'étais en femme. Je me souviens que j'étais catastrophé, tremblant de tous mes membres. À travers son judas, Valérie-Anne m'avait observé(e), intriguée. Ce qui fait qu'elle a cru que c'était mon amie, ou du moins, dans l'ascenseur, elle m'a pris pour le conjoint de la jeune femme bouleversée qui entrait dans mon appartement.

Lui expliquer la situation ne pouvait pas se faire en quelques secondes, entre les portes de l'ascenseur et celles de nos logements. Je l'ai invitée à boire une infusion à la maison, la faisant rire quand je lui ai demandé pourquoi elle portait le nom d'une tisane sédative.

Je ne sais pas si c'est le fait d'être infirmière, habituée à tous types de situations, mais elle n'a pas bronché quand je lui ai donc appris que cette jeune femme aperçue à travers son judas et moi ne faisons qu'un. Contre toute attente, après avoir écouté mon récit avec une attention digne des meilleurs professionnels de santé, elle m'a demandé si j'étais aussi belle en fille que beau en mec. Elle m'a aussi demandé si elle pouvait fumer. Le non-fumeur pas coincé que je suis a accepté, mais que pouvais-je faire d'autre devant tant de curiosité compréhensive ?

Poursuivant ses demandes bizarres, elle a voulu voir à quoi je ressemblais en fille, en vrai. Il était presque 5 heures du matin, je commençais à avoir un peu sommeil, mais j'étais tellement stimulé que je me suis pris au jeu. Je l'ai renvoyée chez elle, le temps de me préparer. Je lui ai dit que j'en aurai pour une bonne heure, mais cela ne l'a pas préoccupée plus que ça, puisque c'est le temps qu'il lui fallait pour se préparer elle-même quand elle devait se faire belle. Honnêtement, je pense qu'il n'y a pas besoin de tant de temps, car elle est naturellement très belle, à mon goût.

Enfin, chaussant mes talons, je suis allé frapper à sa porte. Comme si elle attendait juste derrière, Valérie-Anne a aussitôt ouvert et s'est extasiée, me tournant autour, allant rappuyer régulièrement sur la minuterie. Et puis elle est venue goûter mon rouge à lèvres en me poussant à l'intérieur de chez moi. « Je me sens gouine », a-t-elle gémi. Ce à quoi, j'ai répondu « moi aussi ».

Nous avons terminé la nuit d'une manière torride, nous avons regardé le soleil se lever, nous avons petit-déjeuné et elle est allée dormir. Inutile de dire que je me sens d'une humeur merveilleuse. Quoi qu'il arrive.

Jeudi 8 décembre – 7h45

J'ai l'impression que les choses se déroulent très rapidement. Peut-être est-ce le fait de la fatigue d'hier, avec la chute vertigineuse du moral qui l'accompagne. J'ai assuré tant bien que mal au boulot, avec des retards, ma présentation qui, selon Seb « laisse à désirer ». Comme j'avais un peu d'énergie pour de l'humour, je lui ai

répondu que s'il y avait encore du désir, c'était l'essentiel. J'ai lu de la colère dans son regard.

Et toute cette route, tous ces kilomètres m'ont permis de réfléchir encore et encore. Mais oui, ce sentiment que les choses s'enchaînent rapidement, presque violemment se confirme. Non content d'avoir passé une nuit blanche et d'avoir travaillé, je suis passé rendre visite à Caroline, sans la prévenir d'un coup de téléphone. Elle m'a ouvert sa porte, m'avertissant qu'elle n'avait pas beaucoup de temps devant elle. Penchée sur un petit miroir posée sur la table de la salle à manger, elle se retirait les poils du nez avec une pince à épiler. Je lui trouvais décidément de moins en moins de charme. La raison de son soin de beauté résidait dans la visite imminente de son Claude, son amant-marié-qui-ne-quittera-jamais-sa-femme. Je ne comprends pas comment on peut être aussi bête, comment on peut se fourvoyer dans une relation sans issue. Du moins, à ce point !

Je suis reparti de chez Caroline sans avoir parlé de moi du tout. Puisque ça ne l'intéresse pas, je ne vais pas m'imposer. Et je me dis qu'il est inutile d'envisager ne serait-ce que de la revoir. Elle ne m'attire même plus. Ce qui m'embête dans cette histoire, c'est qu'elle travaille dans un restaurant que j'ai apprécié et que je vais éviter, désormais, soucieux que je suis de ne pas la voir.

En début de soirée, hier, quand je suis rentré chez moi, j'ai toqué à la porte de Valérie-Anne. Silence en retour : elle doit être à la clinique.

J'ai tourné et retourné mes pensées. Suis-je réduit à ne vivre que des passades amoureuses, pour ne pas dire sexuelles, avec rien de durable, même en termes de développement ? Ça rime à quoi, tout ça ?

J'ai interrompu l'écriture de mon journal parce que quelqu'un sonnait à la porte. C'était Valérie-Anne, avec des croissants tout chauds. Nous avons petit déjeuné ensemble et peu parlé. Elle était pressée d'aller se coucher. Je pense qu'elle était déçue de me trouver en homme qui ne fait pas l'effort d'aller se travestir. Et moi, j'étais pressé d'aller faire un peu de sport avant de lézarder sur la plage. Mais j'en suis toujours au même point, avec la question devenue affirmation : à quoi ça rime tout ça !

Pourquoi est-ce que j'ai tellement envie de me trouver au féminin alors que les femmes n'y voient qu'un côté exotique, excitant le temps d'un instant et rien de plus ?

Vendredi 9 décembre – 19h30

Je comble un trou dans mon emploi du temps, avant de sortir dîner en ville avec Seb que j'ai invité un peu à la dernière minute. Je n'ai pas vraiment été sympa avec lui ces jours-ci. Je pense que je vais lui parler un peu de moi, dans mon intimité, des espoirs que j'avais fondés avec Caroline. J'ai appris par la Dépêche d'aujourd'hui qu'elle s'est jetée du dixième étage du bâtiment de la Paillade dans lequel sa mère habite. Je ne pouvais pas échapper à l'information, parce qu'elle figurait en première page du journal : elle s'est jetée de la fenêtre du séjour, sous les yeux sa fille et de sa mère. Quand j'ai lu l'article, j'en avais gros sur le cœur. Moi qui étais juste passé commandé un café en terrasse (du coup, j'ai pris une bière)...

Dans les premiers instants, j'ai culpabilisé. Je savais qu'elle n'allait pas bien et je n'ai pas fait grand-chose pour l'aider. Puis à la réflexion, je me suis rendu compte qu'elle a refusé mon aide, voyant dans ma démarche une stratégie pour la séduire. C'était tout à fait exact, du reste ! Quant à ce dernier geste, celui de se supprimer, il reflète bien la bêtise de ses comportements en général. Elle aurait pu tuer quelqu'un dans sa chute. C'est d'ailleurs ce que souligne l'article du journal en imposant en première

page une photo aérienne de l'immeuble et de son parking, avec une grosse flèche qui indique le lieu précis de l'impact : juste devant une entrée.

Après avoir avalé cette bière et digéré l'information, je suis allé en quête de fringues féminines pour enrichir ma maigre garde-robe. Je trouve cela désolant. Tout ce qui pourrait m'aller me ferait ressembler à une pute. Quels sont les stylistes qui considèrent qu'une créature (féminine ou pas) qui veut revêtir une tenue de femme en tant que telle doit être assimilée à une travailleuse du sexe ?

Je n'ai pas envie de porter des tenues léopard, des caleçons zèbre ni tout autre imitation grotesque de fourrures d'animaux en voie de disparition. En plus.

Samedi 10 décembre – Midi

Seb m'a annoncé hier soir que je ne serai pas dérangé de tout ce week-end. Je m'en vais mettre à profit cette tranquillité annoncée pour faire les achats de Noël. C'est la première fois que je m'y prends à l'avance et j'ai envie de bien faire les choses.

C'est amusant, mais c'est à ma chère voisine que je pense en premier. Je ne sais que peu de choses sur elle. J'ai remarqué que j'ai eu mille idées de cadeaux quand je passais sans les rues commerçantes, à chaque fois, des cadeaux pour Valérie-Anne. Plus je pense à elle plus je me dis que son prénom me pose un gros problème. L'autre problème, c'est son intérieur. Tellement sobre que ça en est glacial. Pour être propre, c'est propre. Tout juste si ça ne sent pas l'hôpital ! Enfin, j'imagine qu'elle doit avoir une literie de qualité, c'est toujours ça. Je pense qu'une séance sportivo-sexuelle permettra d'en juger. Mais bon, je n'en suis pas là et je me limiterai à des rideaux que je me ferai un plaisir de lui installer, quitte à m'aventurer sur un escabeau en talons hauts ! C'est que la nouvelle boutique de la place de la Canourgue m'a fait de l'œil. J'y ai repéré des tissus magnifiques qui pouvaient servir pour l'ameublement, pour des coussins, pour des robes (les miennes ?) ou pour des rideaux. D'où l'idée. La vendeuse, une très mince, dame d'un certain âge, très bien conservée m'a conseillé et m'a charmé dans le même temps. L'encens fumait dans un coin éclairé d'une douce lumière orangée. Le coucher de soleil s'y passait sans aucun doute. Je suis sûr d'y retourner et d'y trouver mon bonheur.

Pour mes parents, c'est simple : des livres. Je trouve toujours ce qui plaît à mon père, dans le genre polars et à ma mère, dans le genre photos de reportages sur la guerre. Je profiterai d'un passage à Toulouse pour courir les librairies spécialisées. Après, ce seront des babioles au choix indéterminé que je stockerai pour les offrir, à la volée, à ceux qui m'entourent et qui ne sont pas si nombreux...

Par contre, j'ai une véritable interrogation par rapport à Seb avec qui j'ai dîné au restaurant hier soir. Que lui offrir ? J'ai envie de faire un geste, de lui montrer que je l'aime bien, mais que ce n'est pas une espèce de compassion à deux sous. Hier soir, il était, comment dire... Je ne l'ai jamais vu comme ça et je ne souhaite jamais le revoir dans cet état. Bizarre. Je m'attarde un peu sur ce moment et j'aimerais bien revenir plus tard sur ce que j'écris à cet instant précis, alors que je suis encore ému et perturbé.

Donc, on s'est rejoints, Seb et moi, dans la rue Rousseau, pour aller au restaurant dans lequel travaillait Caroline. Une espèce de curiosité malsaine, voir par qui elle était remplacée, par exemple. Enfin bref, je suis retourné dans ce restaurant. Seb était comme à son habitude, jovial et rigolard. Bien habillé, en costume sombre. Chemise pourpre mal repassée (dommage) et belle cravate pourpre satinée, pour un ton sur ton du plus bel effet. J'ai d'abord été surpris de trouver dans la première salle du restaurant, un nombre incroyable de paires d'hommes. La proximité d'un établissement gay dans lequel j'avais failli m'aventurer ne devait pas y être étranger. J'ai bien sûr pensé que l'on devait nous assimiler, Seb et moi, à tous ces couples.

Comme je le lui faisais remarquer Seb m'a rappelé que c'était moi qui avais choisi l'endroit et que perso, ça ne le dérangeait pas. Sur ce, il me remercia et me claqua une bise sur la joue droite.

Une fois installés à une table, avec son ridicule petit bouquet de fleurs 100 % plastique, une fois commande passée, vin compris, l'ambiance changea. Seb ne dit plus rien, posa son visage entre ses mains et, dans un premier temps seules ses épaules bougeaient. Je pensais qu'il rigolait, comme à son habitude. Puis ce furent des sanglots, de plus en plus bruyants. La serveuse, sans doute la remplaçante de Caroline, arrivait avec la bouteille de vin. Voyant le spectacle, elle me demanda brutalement : « Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ? ». Je restai sans voix, avec une envie croissante de la frapper. Et Seb qui continuait. Je me suis levé et j'ai passé un bras sur ses épaules. Il était très humide et brûlant. Je sentais ses tremblements. Entre deux sanglots et trois hoquets, il répétait sans cesse « excuse-moi, excuse-moi ». Il avait du mal à reprendre son souffle, le pauvre. Je souffrais pour lui de cette situation. Il faut dire que je suis quand-même assez pudique dans l'expression de mes émotions. D'où mon malaise. Et la serveuse qui restait à regarder, la bouteille de vin en attente d'une hypothétique ouverture, pendue au bout de son bras... Je l'ai d'ailleurs invitée à la déboucher au plus vite, en affirmant à Seb que ça irait un peu mieux avec un petit coup dans le nez. Ce fut le cas. Peu à peu, il se calmait. Mais de temps en temps, des hoquets le prenaient encore. Il se mit à sourire. C'était pire, parce que de le voir lutter de la sorte contre le chagrin, c'était moi qui avais envie de pleurer. Dans le même temps, il me faisait peur. Je craignais que ce fut à cause du travail, du poids des problèmes de conscience, ceux qui risquaient de me rattraper moi aussi. Pas du tout. C'était d'ordre sentimental. En même temps que je l'écoutais, je me disais que c'est presque un retour inévitable, pour un bellâtre hâbleur, baratineur, que de se faire plaquer sans ménagement. Il a donc croisé la fille qui sortait de chez eux, ayant laissé un simple mot sur la porte, lui disant qu'elle passerait chercher ses affaires les plus lourdes un peu plus tard. D'après ce que j'ai compris, il était davantage vexé que les événements se passent de cette façon qu'il n'était affecté du départ de sa moitié. C'est d'ailleurs un peu ce que lui ai affirmé. Et il s'est remis à pleurer de plus belle parce qu'il ne pourrait jamais retrouver le sommeil sans sa douce chaleur dans le lit. Je pensais en moi-même qu'il en aurait été autrement lors des grosses chaleurs de juillet. Je me suis gardé de toute réflexion et me contentais de l'écouter, posant des questions quand son flot de paroles se tarissait.

Ce matin, en faisant mon sport à la salle, je repensais à tout cela et je me suis tordu le pouce de la main gauche assez violemment, bêtement, en reposant un poids de dix kilos. Je regarde ma main enflée, chaude et marbrée de rouge. J'ai du mal à bouger les doigts.

Mais je parle à ce journal sans me rendre compte que le temps passe et que je dois filer à Toulouse pour charger le fourgon (là, je sens que ce ne seront pas des dossiers) et surtout passer dans les librairies entre le Capitole et la Garonne.

Dimanche 11 décembre – 15 heures

Je sors de chez Valérie-Anne chez qui je suis allé me faire soigner ce que je croyais être une entorse ou quelque chose dans le genre. Tenant ma main gauche dans les siennes, elle m'a tenu un discours terrifiant sur les complications. C'était compliqué et tout ce que j'ai compris, c'est la fin de ce qu'elle débitait : « ... Et tu peux en mourir ». C'est comme si elle m'avait giflé avec vigueur. J'attends qu'elle se prépare pour me conduire aux urgences. C'est pas vraiment ce que j'avais prévu, mais je ne

vais pas passer à côté de l'occasion de la voir un petit peu, même si j'aurais préféré d'autres circonstances.

C'est étrange comme je peux voir les gens alternativement beaux ou laids. Intuitivement, je sais que Valérie-Anne ne lira jamais ces lignes. Donc je peux écrire paisiblement que je ne l'ai pas trouvée jolie, tout-à-l'heure. Certes, je l'ai réveillée alors qu'elle avait travaillé cette nuit, mais je suis persuadé que je suis plus belle femme qu'elle. Du moins quand je ne suis pas saisi au saut du lit, avec le bleu de la barbe et les yeux bouffis.

Dimanche 11 décembre – 19 heures

« Arrachement du tendon du muscle deuxième radial, avec effritement du trapèze ». J'attends qu'on m'installe une attelle que je devrai garder pendant quatre semaines, y compris pour dormir. Je ne sais pas si je pourrai conduire avec. Il faudra, pourtant. Je ne sais pas non plus si un arrêt maladie sera accepté... Déjà que j'ai dû assurer à la place de Seb hier soir, pour incinérer la caisse et son mystérieux contenu. Seb est vraiment très affecté. Bien davantage que je l'aurais pensé. Ce fanfaron est un enfant, en fait. Nous avons échangé quand je suis allé récupérer la télécommande du portail donnant accès au hangar et j'ai vu qu'il tourne en boucle le mini drame dans sa tête.

Valérie-Anne est retournée chez elle pour se reposer un peu avant de commencer sa nuit de travail. Elle s'est comportée avec moi de manière très professionnelle. J'ai remarqué que je ne représentais rien à ses yeux lorsque je suis en garçon. Du moins, il n'y avait aucune attirance vis-à-vis de moi. Je lui ai carrément fait remarquer.

L'attelle vient d'être posée et je peux repartir en taxi.

Lundi 12 décembre – 2 H 30

Impossible de dormir. Corticoïdes, anti-inflammatoires et anticoagulants : cocktail anti-sommeil ! Je vais me préparer, choisir mes plus beaux dessous, ma plus belle robe et attendre Valérie-Anne devant sa porte. C'est mon plan du moment. Si j'avais la possibilité d'avoir un bouquet de fleurs, ce serait bien mieux. Mais nous ne sommes pas à Rome, avec ses kiosques de fleuristes ouverts la nuit...

Lundi 12 décembre – 6 H10

Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer. Sachant que Valérie-Anne termine son service de nuit à 5 heures, qu'il lui faut près de 40 minutes pour rentrer chez elle, je me suis posté devant sa porte à 5 heures 35. A 5 heures 55, l'ascenseur s'ouvre et un homme (jeune) en sort, suivi de près par une Valérie-Anne hilare et accrochée à ses basques. La tête qu'elle a fait quand elle m'a vu(e) ! Décomposition instantanée. Grande comédienne, elle a fait comme si elle était contente de me voir et m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose, tout en me faisant les trois bises réglementaires. J'ai bêtement bredouillé que je revenais de soirée et que je passais par hasard pour lui demander si elle ne voulait pas prendre le petit-déjeuner ensemble. Elle me répondit que c'était gentil, mais qu'elle avait d'autres idées en tête, tout en poussant son invité à l'intérieur. Sa porte refermée, j'ai entendu des rires et sa voix gloussant : « C'est le trav' d'à côté. Il est gentil, mais un peu pot-de-colle ». Je suis sûr qu'elle a fait en sorte que je l'entende. Et l'autre con de demander :

« C'est une attelle à sa main ? ». Elle de répondre : « Trop de branlette ! ». Là-dessus, des éclats de rire.

C'est bon de rire. Mais pas à mes dépens, par pitié !

Je me demande, en fin de compte, si les gens ne sont pas majoritairement méchants. C'est chacun pour soi. Oh, ce ne sont que clichés et lieux communs que j'écris, mais je ne peux que revenir à ces fondamentaux. Pourquoi ai-je le sentiment d'être toujours le dindon de la farce ?

L'énervement m'amène à la somnolence et le mieux serait de dormir, de m'évader dans les rêves ou même dans les cauchemars... Un bon film d'horreur, ça occupe.

Lundi 12 décembre 16 H 45

J'ai vu mon médecin. Compte-tenu de mon travail de chauffeur-livreur, mon arrachement ligamentaire et la fracture justifie, selon lui, un arrêt de travail durant les quatre semaines qui viennent. Je suppose que ce genre d'événement n'est pas trop prévu au programme de ceux pour qui je travaille en vrai. J'ai essayé de joindre Seb pour lui en parler, mais il ne répond pas, ni aux appels, ni aux messages. J'ignore si je dois m'inquiéter. Dans le doute, je préfère m'inquiéter...

Depuis la salle d'attente du Docteur Décret, j'ai échangé des messages avec ma mère. Bien entendu, le réveillon de Noël était au cœur du sujet. J'ai laissé cet échange en suspens quand elle insistait pour que je ne vienne pas seul. J'aimerais bien venir accompagné. Mais au stade où j'en suis, à part payer une call-girl, je ne vois pas. J'en étais arrivé à cette conclusion quand je suis entré dans le cabinet du médecin. Une fois dans la rue, j'étais de retour parmi toutes les questions sans réponse. Et puis. Et puis un mot collé à ma porte. Valérie-Anne. Qui d'autre qu'elle pour me laisser une enveloppe bleu-ciel, sans une inscription... La signature du message ne laissait pas de doute et j'avais raison : c'était signé « Valy ». Valy. Pire encore que la valériane ! Elle s'excuse vaguement de son comportement du (petit) matin, quand elle était avec ce tout jeune interne qui lui avait retourné la tête, mais qu'elle trouvait très décevant, après coup. Elle disait aussi qu'elle espérait que nous passerions un peu de temps ensemble, dès que possible. J'ai remis le message déchiré dans son enveloppe, que j'ai glissée sous sa porte. Je pense qu'elle comprendra le sens de cet acte. Je n'ai pas eu envie d'en discuter, pas plus que j'ai envie de croiser cette infirmière folle et fantasmée.

Il fait particulièrement froid aujourd'hui, avec du vent. J'ai envie d'un pot-au-feu, comme celui que confectionne mon père. Le fameux "pot-au-feu à Jacou" dont on parle avec admiration à Biarritz et aux alentours.

J'ai fait une pause pour passer commande des ingrédients nécessaires et pour me faire livrer, vu mon handicap du moment. Une autre pause s'impose : on sonne à la porte...

Une heure de palabres plus tard, me re-voici penché sur ce journal. "Valy" déconforte. Valy langoureuse. Valy pitoyable. Valy méchante. Valy triomphale. Valy sexy. Valy sentencieuse. Valy n'importe quoi, passant par tous les états imaginables d'un instant sur l'autre. Je suis renforcé dans le rejet qu'elle m'inspire. Sa façon de me persuader qu'elle me connaît si bien, qu'elle sait ce que je pense m'a définitivement braqué. Je l'ai laissée parler jusqu'à ce qu'elle se fatigue toute seule et décide de s'en retourner chez elle. Un dernier regard posé sur sa croupe m'a fait regretter cette intransigeance, du moins ce mutisme que je lui ai opposé. Mais cela s'est estompé aussi vite que c'est venu. Je me suis même surpris à penser « bon débarras ! ». Cette versatilité peut sans doute être utilisée à mon profit. Je verrai bien. Dans quelques jours (ou quelques nuits), j'irai frapper à sa porte. Muni de quelques fleurs,

je pense que je trouverai le chemin de son lit, même si un tapis ou un recoin pratique suffiraient. Au fond, parler avec elle présente peu d'intérêt. À oublier, mon idée de cadeau pour Noël. Je me fous de ses fenêtres sans rideaux, je me fous de son confort et du niveau d'équipement de son logis.

Mardi 13 décembre – 12 heures

Toujours pas de nouvelles de Seb. Je m'inquiète un peu. D'autant que j'ai préparé le pot-au-feu et que j'aurais bien aimé partager avec lui...

Mes efforts à la salle de sport commencent à porter leurs fruits. J'ai remarqué que je dormais bien, que mes abdominaux s'étaient considérablement affermis (s'il en était de même pour mon mental, j'en serais heureux), que mes biceps mettent en valeur mes t-shirts ! Dommage que la saison nous oblige à porter des pulls.

Ce matin, j'avais mis mon réveil à sonner à 7h30 de manière à appeler Jean, mon patron officiel, pour lui faire part de mon handicap du moment, de mon incapacité à travailler pendant le temps de la récupération et surtout de l'injoignabilité de mon contact : Seb. Je l'ai entendu soupirer à l'autre bout du téléphone, puis me répondre d'une voix fatiguée que je ne devais pas bouger, qu'il me rappellerait. Ce qu'il a fait pas plus de quinze minutes plus tard... D'après ce que j'ai compris, il fallait que je rattrape le boulot en retard, dans un premier temps et que j'aie secoué Seb, par la suite. Il s'est empressé de me donner son adresse et a complètement oublié que je ne pouvais pas bosser avec ma main dans cet état. Je le lui ai juste rappelé.

Et là, il est parti dans une colère sans pareille. Me traitant de petit con qui ne savait pas à qui il avait affaire. Une fois calmé, il a trouvé la solution. Dans la demi-heure qui suivait, il sonnait à l'interphone. Jean m'installa une espèce de rotule, c'est-à-dire une boule fixée sur le volant de ma fourgonnette qui me permettait de conduire d'une seule main. Un truc astucieux, en fait. Et puis j'ai eu droit à un nouveau téléphone sur lequel je pouvais recevoir des appels, mais avec interdiction d'en passer. C'est par ce nouvel appareil que je recevrais mes ordres. Là, pas d'emballage, un téléphone tout simple avec un élastique autour qui emprisonnait 1 000 € en billets de vingt. J'ai dû attendre pour savoir combien il y avait. Jean a accepté un café que je lui offrais. Il m'a donné quelques informations sur la suite des événements.

Notamment sur le fait que j'allais devoir faire le boulot de Seb si ce dernier n'était pas opérationnel. Peut-être même que j'aurais à m'occuper de lui, s'il continuait à déconner, m'a-t-il affirmé. Là, j'ai ressenti un violent malaise. Parce que je savais très bien ce que ça voulait dire. Oh, pas que je doive lui faire de mal, mais sans doute de devoir transporter sa dépouille et la faire disparaître. Je ne suis plus aussi naïf qu'au début. J'ai bien peur de ne pas pouvoir reculer et d'être dans la merde.

Mais je n'ai pas eu le temps de penser plus loin. Jean me tapota l'épaule en m'assurant qu'il y avait de la promotion dans l'air. Il me donna l'adresse de Seb, rue de la Valfère. Puis il partit en me laissant à mes pensées.

J'avais dû rêvasser pendant un certain temps, suffisamment pour ne plus me rendre compte du temps qui passait. Le nouveau téléphone sonna. Une sonnerie ridicule qui contrastait étrangement avec l'importance de l'appel, en fait. Le message très bref qui me fut livré par une voix grave, avec des roulements de r au comble de la caricature, ce message très bref m'intimait l'ordre de me rendre à Grenoble.

L'adresse était précise et facile à entrer dans le GPS. J'avais jusqu'à demain, sachant que je savais ce qu'il y avait à faire ensuite, d'après lui.

Ensuite, c'est le job de Seb. Il faut vraiment que je le contacte.

Jeudi 15 décembre – 14 H 10

Je prends un petit déjeuner place de la Canourgue, sous le regard fou d'une des licornes du monument. Il est tard pour prendre le petit déjeuner, mais je suis complètement décalé. Il fait beau, la température est assez douce, un véritablement apaisement après de rudes heures d'un travail harassant. Avec mon atèle et cette fracture, ce n'était pas tant conduire qui aura été éprouvant, mais devoir charger et décharger les malles. Sans oublier la gestion de l'incinérateur. Parce qu'il a fallu que je m'y mette et que je vois de près en quoi consiste le boulot de Seb. Pas étonnant qu'il ait craqué. En fait, cette pause que je m'accorde est aussi destinée à me donner un peu de courage pour aller chez lui. Je ne sais même pas si je le trouverai vivant ou si je le trouverai tout court. À sa place, j'aurais pris la poudre d'escampette, comme dans mes rêves les plus fous ou quand je me sens au fond du trou. Je n'en suis pas encore à taper à sa porte, je me donne encore quelques instants de répit.

Jeudi 15 décembre – 21 heures

Que d'émotions, que d'émotions !

Je reprends là où j'en étais. Je suis allé chez Seb. Dans un immeuble ancien d'une petite rue du centre-ville. Il n'y a pas d'interphone et j'ai pu monter directement à son appartement en empruntant un escalier infini de pierre, en colimaçon. Il habite tout à fait en haut, dans le dernier appartement. La cage d'escalier, tout en étant magnifique, frise l'insalubrité. Il n'y a pas de fenêtre et ça sent l'humidité. Sur la porte de son appartement, une carte de visite de Sébastien Charbonnel. Logique de l'appeler Seb. Je n'ai pas frappé tout de suite. J'ai écouté à la porte. La rumeur d'un match de basket à la télé ou à la radio. Étrange. Pas d'autre bruit. J'ai soufflé en me disant qu'il devait être là ou vivant, du moins. J'ai frappé. Le son du match s'est arrêté. J'ai frappé à nouveau, parlant à travers la porte, disant qui j'étais. Il m'a fallu insister. Puis j'ai entendu des savates traînées par quelque vieux fainéant. Enfin la porte s'est entr'ouverte et il m'est apparu. Le cheveu gras, pas rasé, des yeux enfoncés et rougis, les fringues sales et constellées de minuscules trous... Mais c'est surtout l'odeur qui m'a saisi. Une odeur rance mêlant sueur, bière, crasse, tabac froid et shit. Autant dire que c'est quelqu'un au fond du trou qui m'a fait entrer. Il n'y avait nulle place où s'asseoir. Partout du bordel. Je me demande encore comment on peut rendre un lieu aussi dégueulasse en si peu de temps. À moins que le laisser-aller ne date pas d'hier, ce qui aurait pu précipiter le naufrage de son couple, à mon sens. La première chose que j'ai faite, c'est de convaincre Seb d'aller se laver, de se raser en lui demandant de laisser la porte de la salle de bains ouverte. Pendant ce temps, je m'employais à nettoyer son appartement, du moins à dégrossir le boulot. Il a râlé un peu et j'ai vraiment dû le pousser vers la baignoire pour qu'il s'y mette. En fait, chacun faisait son job, tout en parlant. Nous avons parlé boulot, essentiellement, moi lui racontant par le menu ce que j'avais fait à sa place, mes difficultés aussi, compte tenu de ma main blessée. J'entendais l'eau couler, des bruits de clapotis, des chocs du rasoir contre la faïence...

Finalement, le bazar n'était pas aussi terrible qu'il me semblait et l'horizon de ce joli deux-pièces s'éclaircissait rapidement. Seb m'appela au moment où je tentais d'attraper l'éponge desséchée et perdue au fond de l'évier, parmi des bols et des assiettes. Le fait que Seb m'appelle - alors que je le savais dénudé, certainement propre à présent, mais dénudé - me faisais redouter une de ses provocations qui me mettaient toujours mal-à-l'aise. Et là, je me suis trompé, du moins à moitié. Quand je suis entré dans la salle de bains, il était dos à moi, les deux mains accrochées au lavabo. Il m'expliqua qu'il ne fallait pas que je m'offusque et il s'est

retourné en mettant ses mains derrière la tête. Il avait les yeux fermés. Et bien sûr, il bandait. J'étais sur le point de partir, lassé par ce petit jeu et surtout par le fait que c'était tellement prévisible. Puis il me demanda de le toucher. Je pensais qu'il était au bord de la dépression, que je ne risquais plus de le voir au boulot et que si je lui donnais ce qu'il demandait, dans une certaine mesure, eh bien, ça n'avait pas d'importance, je repartirais en ayant fait mon devoir et ce que je pouvais pour l'aider, point.

Donc, je l'ai touché, tout en étant assez impressionné, je dois bien l'avouer, par la générosité de la nature à son égard. Dès le contact des doigts de ma main valide sur la peau de ses couilles, il lâcha un râle, entre douleur et gémissement, râle qui me surprit, pendant qu'il m'éjaculait dessus et abondamment, en plus !

Je regardais avec stupéfaction et colère mon pull couvert de sa semence, comme si j'avais mangé un yaourt à la façon d'un porc, quand il me dit « Tu vois où il est, mon problème ? ». C'était donc ça. Un précoce. Là, au propre comme au figuré, j'avais touché du doigt le problème de l'éjaculation précoce. Je me suis remémoré l'affiche d'un panneau publicitaire que j'avais vu en Espagne. On y voyait deux allumettes côte à côte dans un lit et l'une des deux était enflammée. J'avais vaguement compris de quoi il s'agissait, malgré des commentaires je ne comprenais pas, par contre... À ce moment-là, je ne savais pas davantage ce que je devais faire pour consoler Seb que je n'avais pu déchiffrer le commentaire de l'affiche. C'est bête, parce que la solution était peut-être inscrite.

En tout cas, pour un problème, je pense que c'en est un et je comprends que sa copine se soit barrée. Mais ça, je ne pouvais pas lui dire. En revanche, le fait qu'il ait pu exprimer de manière aussi concrète ce problème avait réellement soulagé Seb. Mon pull arborait d'ailleurs ce soulagement. Mais le problème demeure quand-même et je ne vois pas comment une sexualité aussi raccourcie peut être supportable, dans la durée.

Nous avons donc parlé un bon moment sur le sujet et cela m'a permis de mieux comprendre ses attitudes à mon égard, sur sa projection dans un boulot aussi étrange que le sien. Par contre, il était bloqué sur un point autre que celui de son problème : il ne reprendrait jamais son boulot pour le « groupe ». Une fois cette décision posée, n'ayant pas l'espoir de fonder un foyer, il attendait la mort par un assassinat, conclusion logique. Au-delà de la logique, je ne veux pas avoir à assister, voire à participer à l'élimination de Seb. Cette question me tourmente. Je pense qu'il me faut gagner du temps. Plus le temps passera, plus Seb s'éloignera de l'idée obsessionnelle de cette fin qui ressemble à un suicide. Il m'a d'ailleurs avoué que lorsque j'ai frappé à la porte, il pensait que le moment était venu. J'ai promis de passer le prendre demain pour manger ensemble, chez moi et pour regarder un film drôle en vidéo.

C'est peut-être reculer pour mieux sauter. Cela me laisse une nuit et une journée pour réfléchir à ce que je peux proposer pour la suite. J'ai quelques idées, heureusement.

Vendredi 16 décembre – 23 H 30

Lorsque je suis rentré chez moi, il n'y a pas très longtemps, j'avais l'impression de porter l'odeur sur moi. L'odeur d'un barbecue macabre. Une douche s'imposait et j'espère que les vêtements sentiront bientôt la lessive. Je ne m'éterniserai pas trop longtemps sur la question, d'autant que la journée a été longue, un peu mouvementée et aussi éprouvante. En tout cas, ça m'aura permis de mesurer dans de justes proportions l'état d'abattement de Seb. Parce que je suis allé le chercher, même si c'était assez difficile de trouver une place de stationnement pour le fourgon.

Avec lui, je suis allé dans le Gard chercher une "cargaison" dont on m'avait passé commande à 5 heures ce matin. Moi qui pensais que ce serait une façon de le remettre en selle, il me faut maintenant modérer mon enthousiasme. L'autorisation de le solliciter pour cette mission m'avait été donnée par la voix grave de mon interlocuteur matinal. Mais une fois rendu au hangar, Seb s'était mis à trembler et ne me servait plus à rien. Il était tétanisé par l'horreur et je devais avoir une attitude rassurante à son égard, pendant que je faisais la sale besogne. Je comprends aussi que c'est la peur de subir le même sort qui le tenait dans cet état.

Je pense que c'est un brave type, en butte à des difficultés assez sérieuses et qui a dû se fourvoyer à de multiples reprises. Je n'entrevois aucune possibilité et je ne lui donnerai aucun conseil. La situation est ce qu'elle est. Je ne peux que compatir et l'aider dans la mesure du possible. Côté professionnel, par contre, les appels du pied pour que je le remplace dans ses fonctions se font de plus en plus insistants. Je suis à la fois tenté d'y répondre favorablement et horrifié par un horizon plutôt sombre. Je me dis que je peux encore vivre égoïstement, puisque je ne suis pas chargé de famille et que je peux en profiter. Vu comme cela, je me sens apaisé.

Je peux me tourner vers une autre préoccupation : Noël !

Ma mère m'a appelé en début de soirée et j'entendais mon père qui chantait inlassablement des chants traditionnels, derrière elle. Ils avaient pris l'apéritif et apparemment il était copieusement arrosé. Ce qui nous a amenés à évoquer ma venue à Biarritz et la possibilité d'être accompagné. Pour la première fois de ma vie, j'ai dit oui, sans pour autant savoir à qui j'allais demander de venir avec moi. Durant les mois précédents, il y a eu plusieurs possibilités. La dernière en date, Valérie-Anne me soulève le cœur. Il n'y a pas de mal : je ne supporte pas ce parfum qui infeste le pallier. Cela ne m'avait pas choqué pendant que j'étais en rut. Il en est tout autrement à présent. D'ailleurs, quand je l'ai croisée en fin d'après-midi, j'étais moqueur et pratiquement arrogant à son égard. C'est une espèce de revanche qui n'est pas pour me déplaire. Je l'ai vue avaler sa colère et finalement je pense qu'elle paie pour les conneries que m'ont fait subir certaines femmes ces derniers temps. Je peux aborder l'avenir plus sereinement maintenant que les compteurs sont remis à zéro. Mais il est dommage que je ne partage pas grand-chose avec ces dames. Drôle de situation et de période durant laquelle je parcours un désert sentimental qui me paraît toujours plus étendu. S'il y avait ne serait-ce qu'une oasis, un mirage... Mais non. Le seul horizon que je vois et qui s'approche à mesure que le temps passe, c'est la fin de ce carnet. Il ne reste plus que cinq pages et c'est un peu comme si je m'approchais de la fin d'une histoire. Je peux toujours faire l'effort d'écrire plus petit, histoire de repousser l'échéance.

Dimanche 18 décembre - 10 H30

Ce froid humide me ronge. Je suis resté collé au radiateur du séjour une bonne partie de la matinée, à regarder cette pluie incessante s'abattre sur le sol détrempé et déserté de la rue. Après la journée d'hier passée sur les routes jusqu'à pas d'heure, avec Seb comme coéquipier mutique, je m'ennuie et je rumine. Même à la salle de sport, c'était épouvantable. J'ai l'impression d'écouter toujours la même musique. Je n'arrive pas à lire plus de deux lignes d'un bouquin. Surfer sur Internet ne rime à rien. C'est un temps idéal pour faire des gâteaux, mais je ne sais pas pâtisser. J'ai bien lu quelques recettes piochées sur un site spécialisé, mais il me manque les ingrédients...

Dimanche 18 décembre - 23 H 45

Je reprends un peu plus tard. J'ai été interrompu dans mon devoir d'écriture de ce matin par un coup de sonnerie d'interphone. Finalement, je n'ai pas eu besoin de faire de gâteau, ni à me chercher une occupation. Je dois bien avouer que j'en étais rendu à l'idée de reprendre ces vieilles chaussettes que je ne m'étais pas résolu à jeter, c'est dire... Mais Seb est passé à l'improvisiste. Nous avons discuté longuement, abordé des sujets aussi existentiels que celui de la masturbation, déjeuné Mc Do, pour finir par se faire jeter du bowling où nous avons échoué. Il faut dire qu'à force de bières et de mojitos, on finissait par jeter les boules un peu n'importe comment. Quand Seb a fracassé le mécanisme du bout de la piste, j'ai appris que ça s'appelait un râtelier. J'en riais à avoir mal au ventre, sur le trottoir, douché par cette pluie glaciale qui ne veut jamais s'arrêter. J'en ris encore en écrivant ces lignes, revoyant Seb chaussé de rouge, vert et blanc tenter de courir sur le parquet graissé et glissant quand le vigile essayait de l'attraper. On aurait dit un duo de danse contemporaine sur fond de musique disco, le burlesque poussé à son paroxysme. On s'est achevés à grands coup de shots dans un bar à rhum et on a atterri chez moi, après s'être foutu de la gueule de mon voisin Karim croisé dans le hall de l'immeuble. Bof, c'est dimanche.

Je viens de jeter un œil sur Seb endormi sur le canapé et je sais quoi lui offrir pour Noël : une paire de chaussures. Les siennes sont vraiment trop horribles pour être portées. Elles lui avaient été offertes par son ex, Sabrina. Un nom de salope, comme je lui faisais remarquer. Et il s'est mis à pleurer.

Mais cela ne m'a pas fait dévier de mon objectif de lui faire quitter ces pompes à bout pointu, dans une matière étrange d'aspect croco, mais en bleu vif. Une bonne paire de chaussures de sport en 43, ça va avec tout. À son réveil, je lui proposerai de m'accompagner à Biarritz pour Noël. Pour l'instant, il respire calmement et fait des bulles en bavant. Encore heureux qu'il ne ronfle pas !

Mardi 20 décembre – 16 H10

Je me remets de la fatigue d'hier. C'était une journée de travail acharné durant laquelle il a fallu charrier beaucoup de documents, d'ordinateurs, de téléphones en tous genres. On aurait pu alimenter une braderie et se faire des couilles en or, s'il n'avait pas fallu détruire tout ça. Les ordres étaient brefs, impératifs, sans appel. Nos portables professionnels, à Seb et à moi nous ont été détruits également, sauf le premier que j'avais eu, celui sur lequel Seb et Jean m'appellent. Enfin, si Seb doit m'appeler, maintenant, il devra se procurer un téléphone par lui-même. On n'a même pas eu le temps ni la tête à en parler, du reste. Apparemment, il ne faut s'étonner de rien dans ce job. Pas plus que des 10 000 € trouvés comme dans une pochette surprise, dans des enveloppes portant nos prénoms, dans le lot des trucs à détruire. La dernière consigne dont j'ai été le seul destinataire (preuve que Seb n'est plus vraiment dans le circuit), c'est de ne jamais appeler avec le portable qu'il me reste et d'attendre que l'on me fasse signe. Puis la voix rocailleuse m'a affirmé que c'était la trêve des confiseurs pour une durée indéterminée et m'a souhaité un bon Noël. Au moins il n'y a pas à craindre d'être appelé à n'importe quelle heure durant ces fêtes. J'ai aussitôt pensé que ces quelques jours à Biarritz pouvaient s'envisager dans les meilleures conditions.

Du coup, j'ai ramené le fourgon sur le parking d'Express 34. Comme je pouvais m'y attendre, Jean était là, cravate grise sur chemise rose. Il avait pris encore plus de ventre depuis la dernière fois que je l'avais vu et ses problèmes gastriques semblaient avoir empiré émettant davantage de rots que de mots. Mais bon, très jovial et très soucieux sous cette jovialité un peu forcée. Je lui ai annoncé que je

prenais quelques jours de vacances et que je lui laissais les clés du fourgon. Mais il était déjà au courant. Je me suis retourné pour repartir vers l'arrêt d'autobus et j'ai senti ces fameuses tapes dans le dos, la marque de fabrique de Jean. Jean et ses cravates grises.

Je ne sais pas si c'est l'effet d'avoir vu un estomac aussi proéminent ou si c'est que je suis en grande forme, mais j'ai fait une bonne séance de sport en salle. La jeune fille de l'accueil du Tropicazial m'a presque empêché d'entrer si je ne renouvelais pas mon abonnement qui n'arrivait pourtant à échéance qu'à la fin du mois. Autant je la trouvais jolie jusqu'à cet instant, autant je l'ai trouvée cruche sur l'instant. C'étaient comme autant d'allusions insupportables par rapport à une radinerie supposée ou à une insuffisance de moyens. J'en ai déduit qu'elle souffrait elle-même d'une insuffisance de discernement alliée à une grave carence d'intelligence. Et cette arrogance n'arrangeait rien. Je regrettais de ne pas avoir de cash sous la main pour lui jeter quelques billets à la figure et l'inviter à s'acheter un peu de cervelle. Mais je suis un lâche et je me suis contenté de l'écouter jusqu'au bout, de m'excuser et de sortir ma carte bleue, malgré l'envie de lui balancer une gifle, en plus du reste.

Pendant que je forçais sur l'appareil à pectoraux, je ruminais cet incident dans mon esprit et en arrivais à la conclusion que j'aurais bien du mal à supporter de vivre avec quelqu'un, même si c'est mon vœu le plus cher. Mais peut-être est-ce tout simplement le souhait d'accéder à ce que je n'ai pas. Après tout, la situation de célibat qui me voit foncer tout droit vers le statut de vieux garçon ne me fait plus peur. J'avais trouvé tellement mièvres les lamentations de Seb sur le fait d'avoir perdu la douce chaleur du corps de sa copine, dans le lit commun. Je suis sans doute en train de devenir asocial.

Mais j'ai vu sortir du vestiaire des femmes une superbe créature dont le pantalon fuselait les jambes de manière spectaculaire. J'étais vert de jalousie.

Mercredi 21 décembre – 14 heures

J'ai convaincu Seb de m'accompagner, passer quelques jours à Biarritz, chez mes parents, passer le réveillon de Noël et de revenir à Montpellier, tranquille. Je crois même qu'il était content, parce que je n'ai pas eu besoin d'argumenter, ni de le supplier. J'ai réservé une voiture en ne lésinant pas sur la dépense : une Audi A6, espèce de grosse bagnole allemande, noire métallisée. Ce sera beaucoup plus confortable que ma pauvre Clio vieillissante.

Je me suis acheté trois costumes : un bleu, un noir et un beige, une multitude de chemises et de cravates, tout un assortiment de caleçons très chouettes et enfin plein de sous-vêtements pour ma réserve "spéciale". Pour le voyage, je prendrai un élément neuf de chaque.

Nous partons demain et je grave quelques CD pour la route. Seb m'a dit qu'il faisait de même de son côté. Je ne suis pas sûr de partager ses goûts musicaux, mais la découverte sera intéressante.

Jedi 22 décembre – 11 H15

Malgré la soirée d'hier (resto, sortie en boîte), je me sens plutôt bien. Est-ce le fait de me sentir libéré provisoirement des obligations professionnelles ? C'est bien possible. Je me suis levé relativement tôt, ai pris un copieux petit déjeuner, suis allé à la salle de sport et je suis prêt à partir. J'écris quelques lignes avant de ranger ce journal dans le sac de voyage déjà bien rempli.

Seb et moi sommes sortis à la Villa Rose hier soir pour la soirée Drum and Bass et en sommes repartis assez tôt. J'étais pris par les vibrations et en aurais bien repris encore, si Seb n'avait pas rencontré une fille et s'il n'avait pas voulu rentrer très vite, chez lui, avec elle. Pénible, le type. Mais j'ai accepté de jouer le chauffeur, pendant qu'ils se roulaient des pelles à l'arrière de ma voiture. Malgré l'obscurité, je voyais bien qu'elle était très jeune. Je dirais vingt ans, tout au plus. Même si le maquillage masquait certainement la réalité. J'ai tout juste eu le temps de glisser un ordre à l'oreille Seb, celui de ne pas se servir de son engin, quelle que soit la situation, s'il voulait avoir une chance, et de jouer le respect, voire le dévouement absolu. Il me tarde de savoir s'il a tenu. Je lui ai aussi conseillé d'enfiler un préservatif pour contenir d'éventuels écoulements malvenus et éviter que ce soit visible...

Samedi 24 décembre – 19 H 20

Beaucoup de choses à écrire pour si peu de place. Ça va être du résumé ou du style télégraphique, comme on me disait à l'école !

Superbe trajet dans une super voiture. Grosse déception : l'autoradio n'a pas de lecteur CD, mais un port USB et une prise Jack : tous les enregistrements que j'avais faits et tous les CD de Seb sont restés dans nos sacs et une bonne partie de la route a été faite à l'écoute de France Info. Heureusement que les paysages traversés par un beau soleil d'hiver nous ont occupé agréablement. Mais nous avons aussi parlé comme des pipelettes. J'ai remarqué que Seb relaquait les chaussures New-Balance que je lui ai offertes. Il tordait ses pieds en tous sens. Quant-à La fille en question, avec laquelle Seb est sorti l'autre soir, elle n'a que dix-sept ans ! Je me suis trompé, même si je la trouvais très jeune. Mais il a su se tenir. Il m'a raconté que c'était le plus parfait prétexte pour ne pas coucher avec elle. Ils se sont juste contentés de s'embrasser toute la nuit en se disant qu'ils avaient envie l'un de l'autre... Une véritable torture, quoi. Mais lui y trouvait son compte. Je pensais en moi-même que si ça pouvait l'entraîner et commencer à résoudre son problème, ce serait bien. En cours de route, nous avons appris et là, c'est une nouvelle qui nous a sidérés : le démantèlement d'un réseau mafieux, avec un vaste coup de filet et des arrestations à Grenoble, Marseille, Nîmes, Montpellier et Toulouse. Au moment où nous avons entendu cela à la radio, hier après-midi, traçant vers l'ouest, nous avons déjà dépassé Toulouse et nous sentions soulagés. Mais nous sommes très inquiets également.

Nous avons loué deux chambres dans un hôtel de luxe, pour faire une halte à Saint-Jean-Pied-de-Port. Craintifs, nous avons décidé de prendre les routes secondaires et touristiques, ce qui nous a amenés à longer les Pyrénées par le piedmont. Une route magnifique, terrifiante par moments, mais vraiment splendide. Je n'avais pas encore eu l'occasion de la parcourir par beau temps, mais c'est absolument magnifique. Le lever du soleil sur les montagnes m'a rendu euphorique.

Nous sommes arrivés à Biarritz en ce début d'après-midi.

C'est ma mère qui nous a accueillis. Mon père était allé faire les dernières courses en prévision du réveillon. Je l'ai trouvée ravie, enchantée de faire la connaissance de Seb qu'elle a immédiatement assimilé à mon conjoint. Je l'ai compris quand elle nous a dit qu'elle avait remplacé le lit de ma chambre, parce qu'un 160cm serait plus confortable à deux. Ce qui signifiait que Seb et moi allions partager le même lit !

J'allais rectifier la chose et lui dire qu'il y avait la chambre d'amis toute désignée pour mon camarade qui n'est pas mon ami, mais je n'ai voulu froisser personne par le rétablissement de la vérité et surtout pas Seb qui timidement disait : « C'est parfait, Madame », comme un gosse bien poli. Ma mère se rengorgeait toute rougissante, le priant et de la tutoyer et de l'appeler Catherine.

Donc nous nous sommes retrouvés, Seb et moi, dans ma chambre historique, soi-disant pour faire une sieste. Mais c'était surtout pour faire le point sur notre situation, si le réseau mafieux démantelé dont on avait entendu parlé à la radio était bien celui qui nous employait.

Il y a deux visions possibles : l'optimiste et la pessimiste.

Prenons la dernière et soyons pessimistes. C'est simple, dès notre retour à Montpellier, nous serons arrêtés pour complicité de tout un tas de choses dont nous n'avons même pas idée. Donc autant profiter de ces quelques jours de liberté et goûtons notre bonheur (j'ai eu envie de montrer à Seb à quel point le caleçon en soie et dentelles m'allait bien).

Prenons la seconde option, l'optimiste, selon laquelle nous passerions à travers les gouttes... Eh bien dans ce cas-là, nous avons quelques sous devant nous pour envisager un nouveau départ. Seb et moi avons conclu un pacte. Dans le cas où nous en réchappions, on monterait notre entreprise. Nous avons les fêtes de fin d'année pour y réfléchir et pour trouver des idées.

Reste que j'envisage une troisième option que je n'ai pas évoquée avec Seb et qui me travaille néanmoins. C'est la possibilité que seul l'un de nous deux soit impliqué. Lui, en l'occurrence. J'y réfléchirai, mais pour l'instant, il importe de profiter du moment présent, de passer ce réveillon avec mes parents, de passer quelques nuits dans le même lit que Seb.

Je termine ce journal en arrivant au bout de la dernière page et en prenant la résolution de continuer à écrire sur moi, sur ma vie (mais pas mon œuvre, hélas), celle de Arnaud B. Ce qui est sûr, c'est que ce ne sera pas un journal. J'en ai fini avec ce cadeau de Glwadys et j'en suis content !